

CAMP-CANS

PERIODIQUE DU STALAG VA • N° XXVI • 15 MARS - 30 AVRIL 1943



W. JOURAY

40 P 1057 Rg

LES SPORTS

JULES LADOUMEGUE, requalifié

Il y a quelques mois, les journaux de France nous annonçaient la requalification de Ladoumègue, un des plus grands coureurs que le monde ait jamais produit.

A l'intention de ceux de nos camarades qui l'ont peu ou pas connu, nous nous faisons un devoir de retracer la carrière de ce champion, que l'on a disqualifié en pleine gloire sportive.

Jules Ladoumègue est né le 10 Décembre 1906 à Bordeaux. Orphelin de père et de mère, il fut élevé par des parents et fréquenta l'école jusqu'à douze ans.

A 15 ans $\frac{1}{2}$, sous les couleurs de l'Union Athlétique Bordelaise, il participa au Premier Pas, course de 6 Kms. Il arriva premier tellement en avance que l'on hésita à le classer. Il ignorait, à cette époque, que professionnel et amateur étaient deux choses différentes; il était professionnel, et chaque tour de ville lui rapportait 5 francs.

A 18 ans, il quitte les professionnels et va au S. B. U. C. Aux championnats interrégionaux, il gagne le 1.500 m. en 4'14"; vingt minutes plus tard, il court un 5.000 m. et est battu de peu par Lahitte en 15'46". En 1926, à 20 ans, il est qualifié pour le Championnat de France des 5.000 m. et termine troisième derrière Guillemot et Delquès, battant Norland et Lahitte. Il dispute France-Angleterre, France-Allemagne, France-Suède. Il fait la saison de cross-country, finit 7ème du National et 28ème du Cross des 5 Nations.

Il part au Service Militaire à Marennes, puis il entre à l'Ecole de Joinville.

Il court, en 1927, le prix Jean Bouin et se l'octroie en battant le Suédois Eklof, Guillemot, Delquès et Norland.

Démobilisé l'hiver 1927—1928, il signe au Stade Français et il bat 7 records de France.

Juillet 1928, Amsterdam, les Jeux Olympiques! Ladoumègue dispute la finale du 1.500 mètres contre les Finlandais Purge et Larva; il est défait de peu par celui-ci pour n'avoir pas su finir rapidement (temps: 1'53" $\frac{1}{5}$). Il enlève ensuite le 1.500 m. de France-Allemagne, sans la moindre difficulté. En revenant, il s'arrête à Cologne et gagne un 1.500 m. dans un temps meilleur que celui des Jeux Olympiques. Larva, invité, s'abstient. Ladoumègue part à Stockholm et triomphe facilement de Larva en 3'53".

Sans aviser Ladoumègue, la Fédération avait promis sa présence au Japon. Pour avoir refusé de participer à ce voyage, il fut, en compagnie de Séra Martin, suspendu plusieurs mois; mais c'était la fin de la saison et il passe du Stade Français au C.A.S.G., où il s'entraîne sur 60 et 300 mètres avec Beigbeder, un des meilleurs sprinters français; il pensait ainsi devenir imbattable grâce à ses fins de course.

En 1929, il court un 800 mètres au meeting de la Pentecôte; il est passé par Tavernari dans la ligne droite, et il en est étonné puisqu'il tenait Beigbeder sur 200 mètres. Il dispute France-Italie, France-Allemagne et France-Finlande. Il rencontre Larva à Berlin. Il

part trop vite et est passé 300 m. avant la fin dans le temps de 3'57". Cette leçon fut salutaire, chacun doit courir suivant ses moyens personnels; dorénavant, à l'entraînement, il ne se cantonnera plus dans la vitesse. La force de Ladoumègue résidait dans sa foulée et dans le train rapide qu'il pouvait soutenir. Ce qui est surprenant chez cet athlète, c'est que en pleine possession de ses moyens physiques, il ne parle jamais d'essoufflement, de fatigue musculaire, ni du besoin de ralentir: l'effort qu'il poursuit paraît être surtout moral, ses possibilités semblent infinies.

En Octobre 1930, il tente de battre le record du monde des 1.500 mètres. Le temps n'est pas particulièrement beau. Entraîné par Keller et Séra Martin, il court avec une très grande facilité. Keller lâche le premier, Séra continue de mener, puis s'efface à son tour. Ladoumègue finit seul et termine avec aisance, battant le record du monde en 3'49" $\frac{1}{5}$. Peu après, il améliore encore le record du monde des 1.000 mètres que détenait le coureur allemand Otto Peltzer. Il fut crédité du temps de 2'23" $\frac{3}{5}$.

Ladoumègue, au cours de sa carrière, a battu, „sur commande“ pourrait-on dire, les records du monde suivants: 1.000 m., 1.500 m., 2.000 m., $\frac{3}{4}$ de mille, mille et 2.000 yards. Il avait des moyens physiques fantastiques et, s'il n'avait pas été disqualifié en 1932, il aurait accompli des exploits plus extraordinaires encore.

Les raisons de la disqualification de Ladoumègue peuvent se résumer ainsi: Ladoumègue touchait de l'argent pour ses déplacements en province, mais c'était le cas de la plupart des champions, et si les sommes touchées par ceux-ci étaient moins importantes, c'est que la classe du coureur était moindre. Mais Ladoumègue appartenait au Club Athlétique de la Société Générale, émanation d'une grande banque, en conflit de prestige avec un membre influent de la Fédération qui, lui, occupait une situation importante dans une autre banque. La rivalité de ces deux parties a rendu impossible le règlement amical de l'affaire Ladoumègue. En le disqualifiant, la Fédération a probablement privé la France d'un titre olympique.

Après sa disqualification, des offres furent faites à Ladoumègue de tous côtés et notre confrère Robert Marchand organisa plus tard la fameuse course Porte Maillot-Concorde par les Champs-Élysées. 400.000 spectateurs l'acclamèrent, la police fut submergée, les barages enfoncés. Le triomphe fut tel que Ladoumègue fut engagé au Casino de Paris avec un contrat vraiment royal pour un débutant.

Depuis cette époque, il danse et chante sur scène.

Maintenant qu'il est requalifié, il n'a plus aucune chance de jouer un grand rôle athlétique. Nul, par contre, ne pourra se montrer plus utile dans son club.

René MAIRE.



NOUVELLES DE FRANCE

Par manque de renseignements précis, détaillés et directs sur ce qui se passe chez nous, l'exil que nous subissons nous pèse davantage, et la longue séparation qui a brisé tout contact intime et vivant avec notre pays, notre famille, notre foyer, nous paraît encore plus pénible. Nous savons que, malgré la position anormale dans laquelle se trouve la France, il se passe quand même quelque chose que nous voudrions connaître. Mais quoi?

C'est avec avidité que nous parcourons les journaux, c'est avec une crédulité qui ferait se moquer un observateur indépendant que nous guettons le premier „bouthéon“ venu, c'est avec foi que nous recherchons dans notre courrier les nouvelles qui nous feront percevoir, palper la vie de notre pays auquel nous sommes attachés par tout ce qui reste en nous d'amour, de confiance et de volonté. —

Ce besoin d'un complément d'informations que nous éprouvons tous est bien naturel, bien humain, et nous voudrions faire, ici, le point de la situation chez nous, actuellement.

La France se trouve réellement dans un triste état. La France souffre. Elle subit une crise physique dont les effets paralysent tout effort de réaction; elle se meut dans une crise morale qui menace d'engourdir fatalement le sens national et communautaire des quelques Français en qui il survit.

Crise physique: la lutte pour l'existence est devenue une obsession collective. La recherche des denrées alimentaires occupe tous les instants que laisse libres le travail quotidien. Pour une mère, dont les enfants en bas âge réclament tous les soins, chaque journée est une course pour le ravitaillement, les produits pharmaceutiques ou les vêtements.

La ration de pain normale, suivant la catégorie du consommateur, est de 6 à 10 kg, 500 par mois; celle de viande, quand on en trouve, est, avec les os, de 720 gr. à 2 kg, 500; la ration mensuelle de graisse est de 650 à 900 gr. (fromage compris). Cela ne paraît guère suffisant, et le marché noir accapare honteusement une partie des denrées qui, vendues à des prix exorbitants, ne peuvent profiter qu'à ceux qui ont de l'argent, or la grande majorité des Français, actuellement, n'a pas d'argent. Au point de vue habillement, les difficultés sont encore plus grandes.

Ces chiffres sont éloquentes, hélas, mais d'une éloquence qui ne rappelle en rien celle qu'on employait avant 40 pour nous démontrer que tout allait bien. En 43, la situation est extrêmement grave et chargée de menaces.

Crise morale: La France a perdu son unité géographique et son armée; la fierté de notre peuple supporte difficilement ces atteintes au patrimoine national. Plus d'un million de ses fils sont encore prisonniers et des centaines de milliers d'autres ont quitté leurs foyers pour répondre aux obligations de la production intensive, cela représente autant de familles françaises touchées par les rigueurs du moment.

Devant tous ces malheurs, „nos“ malheurs, avons-nous au moins la consolation de savoir tous les Français unis, serrés épaule contre épaule, le coeur et la volonté ardents dans leur résolution d'aider au maintien, au sauvetage de notre pays? Voyons-nous nos compatriotes s'entraider dans la lutte contre la misère? Sommes-nous certains qu'un même idéal guide les hommes de chez nous?

Malgré les efforts faits par le Maréchal et par son Gouvernement pour remédier à cette terrible situation, nous savons que bien des choses restent à l'état de projet ou bien que leur application se trouve différée par de complexes rouages administratifs. La volonté de soulager les plus touchés se heurte à l'incompréhension d'une certaine catégorie d'égoïstes qui fait la sourde oreille aux appels réitérés de notre Chef.

Mais, comme nous l'a recommandé, avec une belle énergie, Monsieur le Commandant de l'Estoile, délégué de la Mission Scapini, qui nous rendit visite récemment, par deux fois: la première accompagné du Capitaine Chalopin, la seconde du Lieutenant Bernier, nous ne devons pas baisser la tête, sans volonté, accablés par les dures épreuves du destin. Nous sommes des hommes et non plus des enfants. Si les réformes amorcées par le Maréchal n'ont pu trouver la force nécessaire à leur complète réalisation, c'est sans doute parce que les Français n'ont pas su apporter au redressement entrepris le soutien de leur compréhension, de leur confiance.

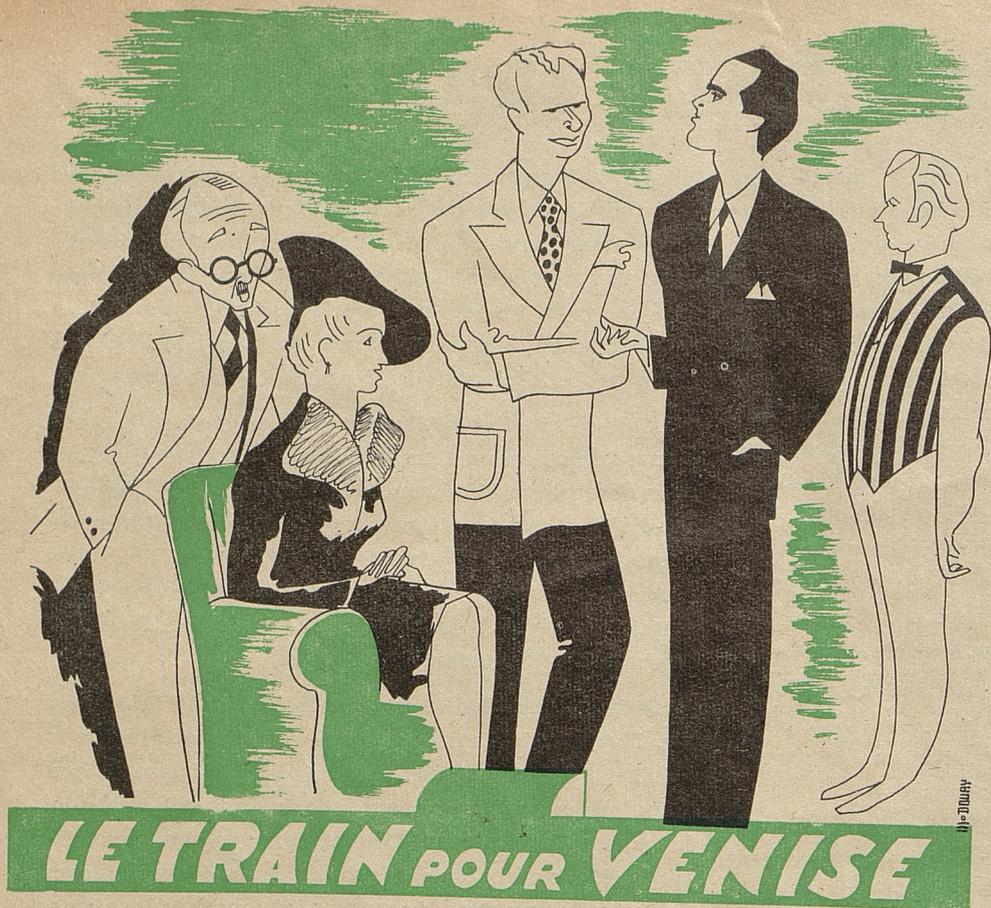
Oui, cette confiance réclamée avec persuasion, nous la devons tous au Grand Militaire qui dirige notre pays au milieu de la tourmente. Nous la lui devons, car il est resté à son poste, nous donnant ainsi le plus magnifique exemple: „En 1943, comme en 1940, je reste avec vous dans le malheur“. Il ne s'agit pas, pour le Maréchal et pour les hommes responsables qui l'entourent, d'être populaires, mais de résoudre les multiples problèmes qui se posent, chaque jour, et de sauver la France.

Il peut être bon de critiquer ceux qui agissent, mais alors que cela serve, au moins, à mieux voir ce qu'il faudrait faire et que cet esprit critique, chez nous, prisonniers, nous aide à prendre conscience de notre devoir.

Ce devoir est de répondre au voeu du Maréchal qui nous demande d'être le ciment de la Révolution Nationale dont les bases ont été posées, mais qui n'est pas encore faite. En notre absence „la France est vide“. Vide de nos êtres, de nos coeurs, de nos énergies. Si nous voulons participer activement, à notre retour, à la reconstruction de notre Patrie, il nous faut forger, dès aujourd'hui, l'unité qui nous sauvera et assurera notre avenir.

Aucun obstacle ne doit s'opposer à notre union: tous, ardemment, nous voulons la renaissance de notre France.

FERNAND BOREL.



Pour l'inauguration de notre nouvelle salle de spectacles, le Rideau Exilé nous présente, de façon fort agréable, „Le Train pour Venise“, comédie gaie où l'atmosphère vibre constamment de cette légèreté bien parisienne à laquelle ne saurait manquer ce fond riche d'esprit, de courtoisie et de sentiments propre à notre race. Nous y retrouvons en outre le charme d'une élégance presque oubliée. Félicitons chaudement les organisateurs pour le choix et pour la réalisation de cette comédie très alerte, dont le texte est léger, où les situations rebondissent sans cesse avec une ironie gracieuse, parfois subtile et qui respecte toujours un enchaînement logique et vraisemblable.

Un gros éditeur, que ses affaires accaparent trop souvent, vient rejoindre sa femme en villégiature à Nice. Celle-ci, quelque peu délaissée, a trouvé un dérivatif dans la compagnie d'un oisif, un peu raté, qui se montre épris d'elle et lui consacre d'abord tout son temps. Bref, les futurs amants doivent partir, séparément, et se rejoindre dans le train qui les conduira en Italie. Le mari perçoit immédiatement la situation, mais feint de l'ignorer et, sans jamais heurter de front le caractère très féminin de son épouse, provoque adroitement les situations qui la ramèneront à son affection. Il fait naître, dans l'esprit de sa femme, une notion — qui lui échappait — du ridicule et des travers du partenaire qu'elle allait choisir. Au demeurant, cette passionnète n'était guère plus qu'un fragile entraînement et le mari, plein de finesse, en fait concevoir à chacun la juste proportion. C'est avec son mari, qu'en fin de compte, Caroline prendra le train pour Venise.

Etienne Aeschlimann avait à nous présenter un type de femme (Caroline) ni trop réfléchi, ni trop frivole, et dont les inconséquences tournent autour du désir légitime de vivre près d'un homme qui s'occupe un peu d'elle. Aeschlimann s'en est fort bien tiré. Ses petits colères furent très nerveusement féminines; il sut montrer ce ton excédé d'une femme qui, poussée par le désappointement, change assez facilement sa logique; son émotion fut discrètement modérée. Aeschlimann réussit parfaitement dans un genre difficile entre tous et pour son entrée enlève brillamment le titre de vedette. Soulignons une excellente diction et une vérité d'expression qui décèle un tempérament artistique certain.

Maurice Maire (Ancelot) faisait ses débuts dans la comédie. Il fut avec beaucoup d'aisance un mari prévenant, adroit, sensible sans excès et qui sait, jusqu'au dénouement, dissimuler un plan conçu dès la première heure avec un sens exact de la situation. Un jeu sobre et juste souligne bien l'affection profonde qu'il porte à sa femme et sa décision virile de la ramener dans la voie d'où elle est sortie inconsiderement. Loin de s'insurger bruyamment contre un sentiment dont il se sent un tantinet responsable, il le canalise, le fait évoluer en sa faveur. Maurice Maire fut l'homme habile, psychologue, aimable, voire un peu flatteur, qu'il fallait pour évincer son adversaire avec tact, avec élégance, en douceur.

C'est à Boris Ziwès que revenait le rôle ingrat de Bois-robert. Montrer un désœuvré sans vice ni vraie vertu, un oisif qui veut sans constance, un velléitaire qui espère sans beaucoup de foi, n'est pas une chose aisée. Ziwès tient la gageure. Il ne tombe jamais dans l'outrance qui était à redouter. Il ne charge pas ce rôle des plus ingrats et demeure un individu assez neutre qui, somme toute (et sans plus de

mérite), pourrait réussir dans son entreprise pour peu que la chance l'y aidât. Pour son jeu compréhensif, vrai, juste à point maladroit, Ziwès mérite les plus vifs compliments.

Alex Fauré (le père de Caroline) fut l'élément comique de la pièce. Il campa un de ces types qui avant tout redoutent les complications, pensent à leurs dettes de jeu et, sans que leur conscience y participe, souscrivent immanquablement à la solution qui paraît devoir leur apporter une tranquillité agrémentée de petits bénéfices.

Le dynamisme, les attitudes, les intonations d'Alex Fauré donnent une saveur amusante à son personnage et lui valent auprès du public un succès bien mérité.

Le rôle épisodique d'un valet manquant de style et introduisant ses commentaires (parfois pertinents) dans la conversation fut tenu au mieux par René Rousseau qui joue avec beaucoup d'assurance, aidant ainsi à la perfection de l'enchaînement.

Je suis très heureux de dire que cette matinée théâtrale fut réussie au-delà des plus belles espérances (Une telle présentation connaîtrait même en France un succès vraiment mérité). Les éclairages, méticuleusement réglés, mirent en valeur des décors particulièrement élégants et frais qui furent un plaisir pour les yeux. La décoration fut d'ailleurs applaudie dès le lever du rideau. Le mérite en revient à Louis Roquebert qui mit au point de très jolies maquettes et à Franz Wauthier et Gaston Hofman qui surent les réaliser avec un goût et un soin dignes des plus chaleureux éloges.

Le succès de cette représentation couronne les efforts d'une mise au point soignée dans les moindres détails. Cette réussite est due au gros travail fourni par notre camarade Jacques Rabineau qui a monté la pièce, aidé par Edouard Lemaitre, régisseur, par Bob Faustelle, costumier, par les machinistes F. Wauthier et Lacassagne (ce dernier a aussi fabriqué les meubles), par nos sympathiques électriciens Drouhard et Thisse et par le coiffeur Bouchenoir.

Avant chacun des 3 actes, l'orchestre, habilement dirigé par Corin, contribua, avec un entrain remarquable, à créer l'ambiance bien parisienne que nécessitait ce spectacle de choix.



D. ESPOUY.



MONTAGNE



... **P**artir, dans le petit matin, alors que les ténèbres oppressent encore la vallée et que le froid tombant des glaciers proches nous saisit... Partir, chaussé de bons souliers ferrés, sac au dos et piolet au poing... Partir, le coeur heureux, en scrutant avidement la masse noire qui se découpe dans le ciel et dont le relief n'apparaît pas encore... Partir, avec un seul désir et la volonté ardente de le réaliser totalement: c'est la première des minutes de plénitude qui jalonnent la piste, jusqu'au sommet.

Aimer la Montagne, c'est aimer la nature sauvage qu'un éclat de rire choquerait, mais que le yodel du montagnard ne peut troubler en se répétant jusqu'au fond du cirque. Pour la bien aimer, il faut la comprendre: chaque forme de rocher évoque une expression, chaque mouvement du glacier ou chaque névé traduit un sentiment.

Aimer la Montagne, c'est aussi savoir lutter pour la vaincre, car elle ne se donne qu'aux fervents qui savent la conquérir, sans ménager leurs efforts. A ceux-là, seuls, elle laisse découvrir ses multiples attraits: jeux d'ombre sur le rocher, dentelle ouvragée de ses crêtes, élégance d'un pic pointant vers les cieux comme s'il cherchait à les percer, blancheur immaculée de la neige et arc-en-ciel du glacier. Et puis, le silence, le silence profond qui opprime et oblige à parler presque à mi-voix, dans la crainte de troubler, par des paroles, le repos des monarques qui vivent là, isolés du monde.

— **A**ssister au spectacle du ciel à l'aube, éveillant de son rose tendre le blanc argenté de la neige dont les cristaux, alors, scintillent sous la première caresse du soleil.

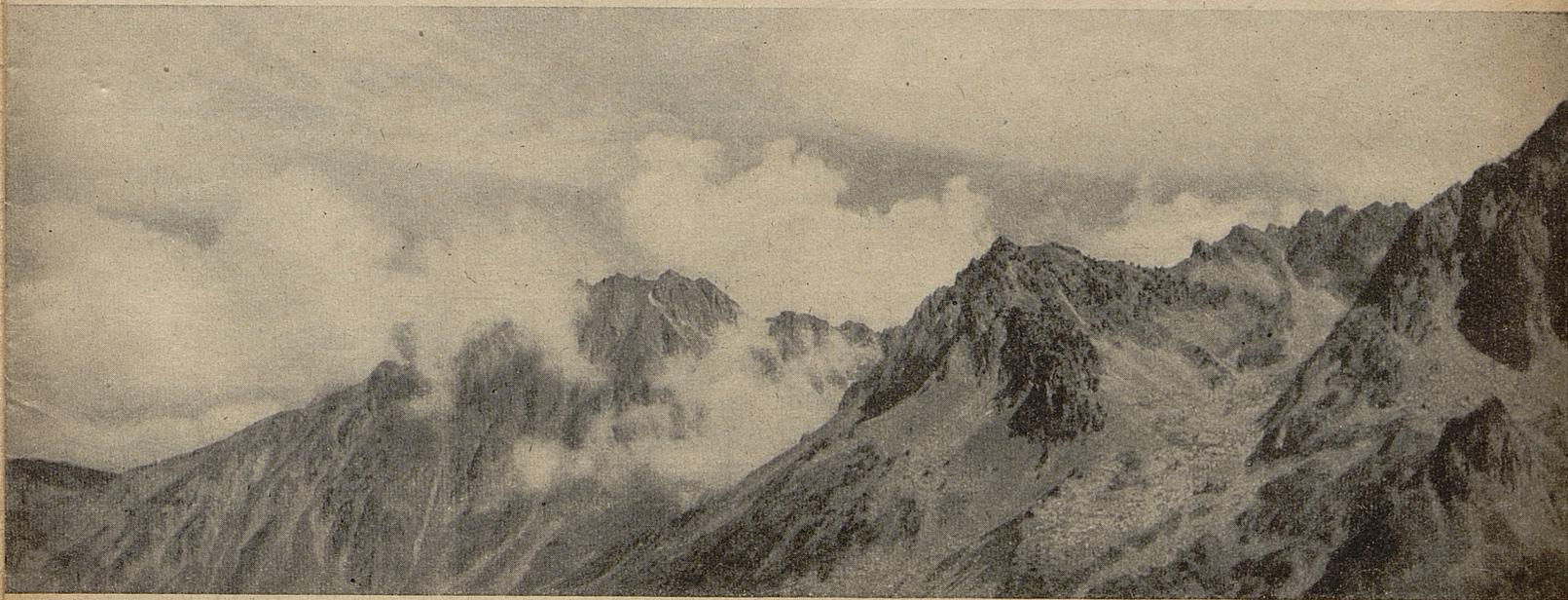
— **D**écouvrir, soudain, en débouchant d'un col, un lac sombre baignant le pied d'un mont dont le sommet blanc se reflète à sa surface, se détachant sur l'eau plus nettement que dans le ciel.

— **T**ailler dans la glace noire les marches qui mèneront à l'arête terminale, longer les séracs suspendus défiant les lois de l'équilibre, franchir le dernier surplomb et voir surgir, enfin, l'échine rocheuse ou le dôme étincelant dont la conquête comblera les espoirs du matin.

La Montagne peut tout offrir à ceux qu'Elle attire, mais la plus belle récompense réservée à l'alpiniste est la joie pleine et totale qu'il ressent à dominer la nature et les éléments unis dans une âpre défense contre la progression de sa cordée.

Puissiez-vous, amis, éprouver un jour ce sentiment de complète réalisation qui est nôtre lorsque, debout sur le pic vaincu, on lève les yeux vers le ciel plus proche.

Fernand BOREL





Centre d'Informations Nationales

ACTIVITE

Le Centre d'Informations Nationales voit son activité s'étendre un peu plus chaque jour et il est réconfortant de constater que beaucoup de camarades comprennent ce que représente le Centre, organisme avant tout d'informations au service de tous. Dans notre courrier, beaucoup nous demandent de les guider et de les éclairer sur les réformes politiques et sociales de la France nouvelle, de la France du Maréchal. Nous sommes heureux d'y répondre.

Dernièrement j'ai pu accompagner, dans leurs visites de kommandos, notre Officier-Conseil, le Lieutenant Pouessel, et le sergent Richard, notre homme de confiance. Cette prise de contact a été pour nous pleine d'enseignements. Il est intéressant de voir les efforts faits par les Hommes de confiance, les responsables de Cercles Pétain et les camarades en général, pour lutter contre cette apathie bien naturelle, après 36 mois de captivité, qui nous assaille et qui cherche à nous amolir.

J'ai pu constater combien nombre de kommandos, malgré les difficultés énormes qu'ils rencontrent, sont victorieux dans ce combat pour la vie morale et physique.

Des cercles Pétain se sont créés un peu partout, organisant la vie intellectuelle des kommandos. Des causeries sont faites par des camarades de bonne volonté sur les sujets les plus divers. J'ai même pu voir le cercle d'un petit kommando, d'une trentaine d'hommes, qui, bien que ne possédant pas d'instituteur, a ouvert un cours de certificat d'études fonctionnant très bien, malgré le peu de livres d'études mis à sa disposition.

La solidarité est également à l'honneur. Plusieurs kommandos visités possèdent une caisse d'entraide maladie qui assure la paye intégrale à la fin du mois aux camarades dans l'obligation de suspendre le travail. Ce qui ne les empêche pas, en supplément, de verser une forte cotisation à l'Oeuvre d'assistance aux familles nécessiteuses des prisonniers du Stalag V A.

Dans tous les kommandos, le portrait de notre Chef vénéré est en bonne place, souvent même une décoration l'accompagne rappelant que le local est habité par des Français, et des Français qui ont gardé au coeur un sentiment patriotique profond. Carte de France et de l'Empire, paysages typiques de quelque coin de terre Française, armes de nos provinces émaillent les murs de beaucoup de salles. Des phrases du Maréchal placées en exergue rappellent à chacun la voie à suivre.

Merci à tous les camarades qui ont compris la nécessité de se retremper dans l'atmosphère de la Patrie.

Qu'ils maintiennent le contact avec nous et ne craignent pas de nous écrire quand ils ont besoin d'aide et de conseils, nous les soutiendrons dans toute la mesure de nos moyens. Si, parfois, nous tardons un peu à répondre, n'en concluez pas que nous oublions, mais simplement que nous attendons d'avoir la documentation demandée. Il y a quelque temps, un incendie survenu dans la baraque de nos bureaux a suspendu notre activité durant plus d'un mois provoquant un retard dans le courrier et les expéditions de Documentation, nous nous en excusons.

Que tous les kommandos, retardataires dans ce grand mouvement de vie, se joignent à nous et secouent leur nonchalance. La France a besoin de volontés, elle a besoin d'hommes forts, il faut dès maintenant nous entraîner pour la lutte qui nous attend, à notre retour, tous groupés derrière le Chef pour que la France redevienne la France.

L. SAHUC
Secrétaire Général du C.I.N.

CENTRE D'ACCUEIL PROFESSIONNEL

Une nouvelle branche du Centre d'Informations Nationales vient d'être créée, c'est le Centre d'Accueil Professionnel. Le but de ce Centre est de renseigner les Camarades du Camp et des Kommandos sur les nouvelles réformes de leur profession. —

Jusqu'à ce jour, la documentation du C.I.N., de caractère général ne permettait pas parfois de répondre de façon très précise. Pour essayer de remédier à cet inconvénient, le Centre d'Accueil Professionnel a formé une équipe de délégués professionnels „spécialistes dans les métiers les plus importants“. La documentation provenant de France est, par eux, étudiés et classée. —

Vous pouvez bénéficier de cette étude. Ecrivez au Centre, en posant des questions **très précises** sur la profession vous intéressant. Nous pourrions ainsi vous prêter des ouvrages et revués se rapportant à votre métier. Ces jours-ci, nous avons reçu des livres traitant de questions professionnelles, d'autre part, le Centre reprend en charge plusieurs centaines de livres de la Bibliothèque générale traitant des mêmes questions, et toute la documentation utile (journaux corporatifs, revues professionnelles etc.) a été demandée aux organismes professionnels de France.

Les Sections professionnelles existant au Stalag sont: Section économique — Législation sociale — Mines — Métallurgie — Electricité — Textiles — Constructions — Bois — Produits chimiques — Cuir et peaux — Articles de ménage — Arts et Métiers Graphiques, Papier, Presse, Publicité — Industries de Luxe — Alimentation — Banque — Commerce extérieur — Professions annexes — Artisanat — Agriculture — Hygiène — Officiers ministériels — Fonctionnaires — Professions libérales — Armée nouvelle — Empire — Loisirs. —

Le Centre d'Accueil Professionnel adresse un pressant appel à tous les camarades pour qu'ils se mettent en liaison avec lui. —

Le camarade venant de kommando est **invité** à se présenter au bureau du Centre d'Accueil professionnel où il pourra trouver tous les renseignements dont il aura besoin. —

Si vous avez des livres personnels traitant de questions professionnelles, économiques, sociales, techniques etc. . . , et si ces livres ne vous sont plus d'aucune utilité, nous vous serions reconnaissants de nous les envoyer pour la Bibliothèque du C. A. P. — Nous espérons ainsi centraliser le plus de documents possible pour en faire bénéficier un plus grand nombre de camarades. —

Ainsi, nous serons au courant des nouvelles lois et des nouveaux décrets intéressant nos professions. Ce sera en même temps nous préparer à la tâche qui nous incombera à notre retour. —

Depuis des années, nous n'exerçons plus notre métier, „nous perdons la main“. Dans notre pays, une évolution s'est produite dans l'activité économique, professionnelle et sociale. Comment ne serions nous pas préoccupés? Notre profession est notre gagne-pain, elle assure la sécurité de notre famille. Nous ne devons pas nous laisser aller, mais savoir. —

Mettons-nous au courant de la nouvelle organisation professionnelle et sociale; et ne soyons pas ignorants des nouvelles lois, des nouveaux décrets qui régissent notre profession.

Ainsi, quand redevenus libres, nous retrouverons nos champs, nos usines, nos bureaux, nous ne serons pas tout à fait perdus dans le vaste système des professions organisées, et plus facile sera notre réadaptation. —

Adaptons-nous déjà, pour nous, pour notre Pays. —

STATUTS DU CENTRE D'ACCUEIL PROFESSIONNEL

Titre I — Organisation. —

1. — Il est créé au Stalag V A un Centre d'Accueil Professionnel. —

2. — Le Centre d'Accueil Professionnel a pour but de réunir par profession, les camarades du camp et des kommandos pour leur permettre de mieux se connaître, de mieux se comprendre, de mieux s'entraider dans leur métier. —

3. — A la tête de chaque section professionnelle est nommé un délégué responsable. —

4. — Le secrétariat du Centre d'Accueil Professionnel est confié à MOREAUD Pierre, chargé de la liaison entre les divers délégués, et de la permanence au Centre d'Accueil du Camp. —

Titre II. — Fonctionnement. —

5. — Le camarade venant de kommando trouve, apposé à la baraque I, à la baraque 3 et à l'infirmerie un tableau lui indiquant le n° de baraque et le n° de chambre du délégué de sa profession. —

6. — Le délégué ou son représentant doit le mettre en liaison avec les camarades de sa profession en résidence ou de passage au Camp. —

7. — Le délégué professionnel doit organiser des réunions au cours desquelles seront discutées et commentées les modifications apportées aux diverses professions de sa section. (Centres d'organisation, lois, décrets, etc.)

8. — Le délégué professionnel remet au Centre d'Accueil Professionnel une liste comportant les noms, prénoms, professions, de tous les camarades de sa section en résidence ou de passage au Camp. Cette liste servira à constituer un fichier général des professions du Stalag V A. —

9. — Il est recommandé au délégué professionnel de recruter des camarades capables de mieux faire connaître leur profession et leur rôle dans l'économie nationale. Des causeries seront organisées avec l'équipe des délégués et le chargé des conférences du Stalag V A. —

Titre III. — Kommandos. —

10. — La liaison avec les kommandos sera assurée par l'intermédiaire du Centre d'Informations Nationales. La correspondance devra être adressée sur papier libre à l'adresse suivante: Centre d'Informations Nationales, Abteilung Betreuung, M — Stammlager V A Ludwigsburg.

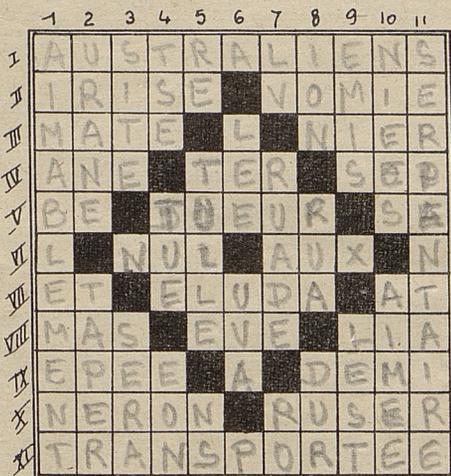
11. — Le Centre d'Accueil Professionnel adresse un pressant appel à tous les camarades des kommandos pour qu'ils se mettent en liaison avec lui. —

12. — Le Centre d'Accueil Professionnel est en liaison avec les organismes professionnels français. Toute la documentation utile (journaux corporatifs, revues professionnelles, etc. . . .) leur est demandée. —

13. — Le C. A. P. répondra aux questions qui lui seront posées dans la mesure où sa documentation le permettra.

MOTS CROISES N° XXVI

par G. Lefebvre



Horizontalement

- I — Habitants d'un continent.
 II — Donne les teintes de l'arc-en-ciel. Rejetée brutalement.
 III — Thé du Paraguay — Ne pas reconnaître.
 IV — Quadrupède domestique — Adverbe — Partie de charrue.
 V — Demi bébé — On le rencontre à la Villette — Pronom possessif.
 VI — Rien — Article contracté.
 VII — Conjonction — Ecarta — Phonétiquement: sans Dieu.
 VIII — Maison provençale — Ma mère et la tienne — Attacha.
 IX — Arme — A moitié.
 X — Empereur romain — L'art de Me Renard.
 XI — Mise autre part.

Verticalement

- 1 — Avec amabilité.
 2 — Oxyde d'uranium — Frapper.
 3 — Coin pittoresque — Du verbe être.
 4 — Son double est très dangereux — Trucide — Homme ou femme?
 5 — Note — Centre de la dentelle — Abréviation.
 6 — Général Yankee — Fruit exotique.
 7 — Cinquante - cinq — D'un animal nerveux Lettre grecque.
 8 — En électricité — . . . dans les brancards — Acide.
 9 — Mis en circulation — Il faut quelquefois en jeter.
 10 — Inavouées — N'oubliez pas la vôtre.
 11 — Oiseau rapace d'Afrique.

DEUXIEME EXPOSITION ARTISTIQUE DU STALAG.

Annoncée dans les numéros de „Camp-Cans“ de Noël et du mois de Février, notre deuxième Exposition Artistique a offert à tous les artistes, professionnels et amateurs, du Stalag, une nouvelle occasion de réaliser, sur la toile ou le papier, dans le bois, le fer ou le plâtre, des oeuvres d'une qualité indéniable, et dont la réunion nous a prouvé, d'une manière éclatante, combien est forte la volonté de nos camarades qui ne s'abandonnent pas au découragement.

Nous sommes heureux de féliciter, dès à présent, tous ceux qui ont participé à cette belle manifestation de l'Art Français. Ils ont eu à surmonter des difficultés matérielles sérieuses et leur mérite n'en est que plus évident. A tous, bravo et merci!

Un compte-rendu détaillé de l'Exposition sera donné dans notre prochain numéro, en même temps que son palmarès.

COMPOSITION DU JURY.

- Lt Pouëssel — Officier-Conseil
 Lt Etienney — Lieutenant-Médecin
 G. Richard — Homme de Confiance
 L. Sahuc — Secrétaire Général du C. I. N.
 F. Borel — Directeur de „Camp Cans“
 A. Truffert — Critique artistique.
 M. Douay — 1er Prix, Exposition 1942.

C. C.

Ce qu'elle attendait...



Ce matin, dès son éveil, Jacques court à la fenêtre et, rassuré, contemple le ciel limpide qui s'étend sur la ville, la lueur radieuse dont le soleil enveloppe les jeunes feuilles des arbres, l'éblouissement des maisons et des rues. C'est le premier beau dimanche du printemps naissant. Et son cœur s'emplit de joie à la pensée de la promenade qu'il va faire avec Micheline, sa chère petite amie. Aujourd'hui, enfin, il va lui confier son secret.

Micheline, elle, a été réveillée de bonne heure par le soleil lui-même, qui, à travers la croisée de sa chambrette, est venu caresser sa joue fraîche et ses paupières nacrées. A l'appel de cette belle lumière, elle a senti tout son être gonfler d'espérance... Elle rêvait tant de la venue du dimanche! Tout son jeune amour palpite en songeant à ce que peut être cette journée si Jacques... Oui, son cher petit Jacques!... Va-t-il enfin lui faire l'aveu qu'elle attend? Va-t-il lui dire ces mots qu'elle souhaite tellement entendre?... cela doit faire si doux, si chaud au cœur! Pourquoi ne s'est-il pas encore décidé à lui révéler sa tendresse, cette tendresse qu'elle devine si bien?

Mais ce matin, devant une aussi belle promesse printanière, elle veut croire à l'éclosion de son bonheur, à de poétiques fiançailles.

Jacques et Micheline se sont retrouvés et, maintenant, bien installés dans le fond d'un confortable autocar qui les emporte hors de la cité, ils laissent, détendus, leur gaieté s'épancher.

Jacques est heureux, la vie est si belle et Micheline, assise à ses côtés, est tellement jolie! Parée d'une robe nouvelle, fraîche et légère, un parfum discret se dégage de ses cheveux bouclés, dorés et soyeux.

— Etes-vous bien, Micheline?

— Oui, Jacques, il fait si beau.

— J'ai, aujourd'hui, à vous dire une chose qui vous fera, je crois, beaucoup, beaucoup de plaisir!

Comme elle se sent tout à coup émue, son espoir va donc se réaliser!

Bientôt la campagne apparaît, et les jeunes gens, le corps engourdi par l'hiver encore proche, se sentent revivre à la vue des arbres bruissant de leur nouvelle jeunesse, devant la route lumineuse baignée d'un soleil glorieux.

Ils sont descendus à la sortie d'un petit village dont les vieilles maisons s'adossent à un coteau boisé. Au détour d'une route ombragée, ils s'arrêtent devant une auberge riante, une petite hôtellerie de campagne attirant le voyageur par ses couleurs gaies, son enseigne accueillante, sa rusticité pittoresque et l'invite de bons plats qui mijotent dans la grande cheminée.

La salle est pleine, mais ils ont découvert une tonnelle retirée dans le jardin, et là, sous un berceau de verdure, parmi les premières fleurs des champs, ils s'abandonnent à la douceur de leur intimité. Jacques prend la main de sa compagne, se penche vers elle:

— Micheline, je vais vous confier mon secret. Je ne voulais pas vous en parler jusqu'ici...

Ah, Zut! Voilà la grosse servante qui revient et installe des étrangers à côté d'eux. Pourtant, cette tonnelle, c'était leur bien, leur domaine d'un jour, d'une heure! Tant pis, il continuera plus tard. Et Micheline, qui n'ose plus regarder, son ami, attend, avec impatience, la fin du déjeuner.

Tandis qu'au loin une cloche tinte allègrement, ils s'enfoncent entre les arbres de la forêt. Jacques a pris le bras de la jeune fille. Le soleil les accompagne à travers le feuillage encore frêle des vieux chênes centenaires. Une odeur indicible suinte des antiques écorces, de la terre elle-même, de l'herbe juvénile, des fragiles violettes qui se cachent encore.

— Oui, Micheline, j'ai attendu aujourd'hui pour vous parler, car il fallait d'abord que je fasse des économies. (Oh! il a pensé à la bague de fiançailles!) Voilà trois mois que je mets de l'argent de côté et, maintenant, je suis en mesure d'acheter... devinez quoi!

— Je ne sais pas, Jacques... Je n'ose pas deviner...

— Eh bien, je vais pouvoir acheter... un tandem!

— Un... quoi?

— Un tandem, oui... Cela ne va-t-il pas être merveilleux désormais, de partir, tous les deux seuls, sur une belle machine?...

— Et Jacques continue, inlassable, de vanter les avantages de cette acquisition, tandis que Micheline, abasourdie, n'écoute plus, écrasée et perdue dans sa déception. Cependant, timidement, elle finit par demander:

— C'est tout ce que vous vouliez me dire... Jacques?

— Oui, petite Micheline... N'êtes-vous pas contente?

— Si... Oh! si... mais je ne m'attendais pas...

— C'est une bonne surprise, hein?

Et, jusqu'au soir, Micheline fut obligée, l'esprit ailleurs et le cœur gros, d'entendre les joyeux projets de son compagnon. Ah! pour lui, ce beau printemps qui commençait lui réservait vraiment beaucoup de joie!

André BRAUNSCHVIG



LA RACÉ DE L'HONNÊ DE CONFIANCE

Oeuvre française d'assistance aux familles des prisonniers de guerre du STALAG V A —

Vous lirez, sur ce journal, le compte-rendu de la belle manifestation qui s'est déroulée au Camp de Gaiburg du 9 au 17 Janvier dernier et qui s'est concrétisée par un versement de RM. 8.600 au profit de notre Oeuvre d'Assistance.

J'ai remercié et félicité nos camarades pour ce geste magnifique. Je tiens, sur notre journal de Camp, à les remercier et à les féliciter à nouveau afin que chacun de vous puisse apprécier, dans toute sa plénitude, l'action communautaire de nos compagnons de captivité.

Ils ont communiqué dans un même élan de solidarité pour offrir, à des familles déshéritées, un petit peu de bien-être, un allègement à la douleur de la séparation déjà longue et rendue plus pénible par la gêne.

Je ne voudrais pas les donner seuls en exemple car plusieurs prisonniers, composant des petits détachements de travail, ont montré que leurs sentiments ne le cédaient en rien aux leurs. Je ne citerai que les plus méritants d'entre eux, les 17 camarades du Kdo. 5109 qui, versant régulièrement, ont offert, à l'occasion du Nouvel An, une obole de RM. 230.

Je ne ferai pas ici l'apologie de notre Oeuvre; mon intention n'est pas de lancer un appel en sa faveur. Beaucoup de camarades ont compris certes son utilité, mais, malheureusement, beaucoup trop en nient les principes mêmes ou émettent des opinions calomniatrices en vue de justifier leur attitude à leurs yeux égoïstes.

Par lettre spéciale, chaque détachement de travail réticent a été invité à me fournir les raisons qui s'opposent à ses versements. J'espère qu'au reçu de ma réponse, tous les obstacles qu'élevaient certains s'aplaniront et que, à cette même place, le prochain numéro de notre journal vous donnera un compte-rendu optimiste de notre Oeuvre. Je compte beaucoup sur les hommes de confiance et sur certains camarades pour obtenir le résultat espéré en faveur de notre communauté.

Vous ne lisez pas **attentivement** mes circulaires;

Le Chapitre VIII de ma circulaire No. IV précisait certains points sur le fonctionnement de Notre Oeuvre. Je ne reviendrai que sur le paragraphe reproduit ci-dessous, qui semble avoir été complètement ignoré.

„En cas de décès d'un camarade de votre Kdo, vous voudrez bien me signaler son adresse, sa situation de famille, et me faire savoir si une collecte a déjà été faite. Notre Oeuvre se chargera également d'envoyer, le cas échéant, un secours à sa famille“.

Je regrette vivement d'avoir à vous rappeler ces quelques lignes dont l'importance n'aurait pas dû vous échapper.

VOLS DE COLIS.

Cette question ne pouvait nous laisser indifférents; aussi avais-je tenu à signaler, à la Direction du Service des Prisonniers de Guerre, 52, avenue du Maréchal-Foch, à LYON, les répercussions fâcheuses qu'entraîne sur le moral des prisonniers le vol de colis, souvent confectionnés à grand-peine par nos familles.

Voici la réponse que j'ai obtenue et que je suis heureux de porter à votre connaissance:

„Par lettre du 16 Décembre 1942, vous avez bien voulu me signaler qu'un nombre assez élevé de colis, destinés aux prisonniers de guerre, n'arrivaient pas à destination, ou parvenaient spoliés.

Je n'ignore pas, en effet, les vols nombreux dont sont victimes les prisonniers de guerre et je suis intervenu maintes fois auprès du Garde des Sceaux et du Secrétaire d'Etat aux Communications pour que, d'une part, les peines encourues par les délinquants, coupables de vol ou de pillage, soient accrues, et pour que, d'autre part, la surveillance des colis pendant leur transport soit plus stricte.

J'ai obtenu satisfaction dans le premier cas, puisque les peines encourues pour vol ou pillage de colis peuvent aller jusqu'aux travaux forcés, et à la peine de mort sous certaines conditions.

Par ailleurs, la Société Nationale des Chemins de Fer a fait un gros effort pour assurer une surveillance sévère des colis, et le pourcentage des colis pillés ou volés s'est notablement abaissé.

Je vais de nouveau intervenir auprès de cette Administration et en particulier lui demander de vouloir bien donner des instructions pour que les réclamations faites par les expéditeurs de colis volés soient toujours reçues et transmises à l'autorité supérieure.

Quel que soit le résultat de mes démarches, vous pouvez assurer vos camarades que le Gouvernement Français fait tous ses efforts pour mettre fin à ce lamentable état de choses.

Malheureusement, les longs trajets, les manutentions nombreuses que subissent les colis, la situation alimentaire pénible de l'ensemble de la population, l'appât du marché noir, sont autant de causes de vols difficiles à éliminer mais auxquelles, cependant, la Société Nationale des Chemins de Fer aussi bien que la Police s'efforcent, chacune dans leur domaine, de remédier.

J'espère que la situation ira sans cesse en s'améliorant et que les mesures prises réduiront considérablement le nombre de vols commis pendant le trajet des colis sur le territoire national.“

DONS COLLECTIFS — REPARTITION.

Combien de fois faudra-t-il vous dire que les dons ne doivent pas être partagés entre tous les „Anciens“ du Kommando mais que la répartition entre tous les camarades présents doit s'échelonner sur une période de deux mois.

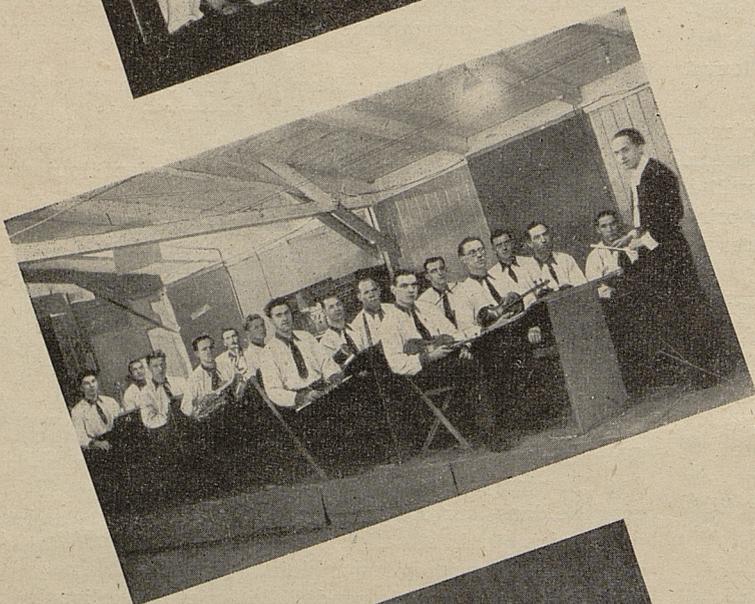
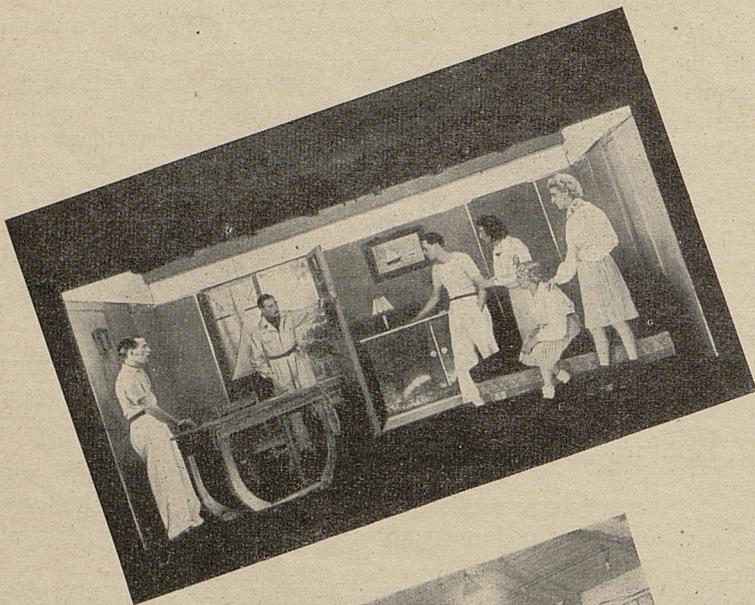
Je reçois encore des réclamations de camarades à ce sujet. Ils se plaignent amèrement de n'avoir bénéficié d'aucun don dans leur Kommando parce qu'ils y sont arrivés après la réception du colis de vivres ou que les camarades qu'ils remplacent ont emporté leur „part“.

Quelle suite voulez-vous que je donne à de telles demandes? Je déplore cette manière d'agir et l'impossibilité dans laquelle je me trouve de compenser le préjudice causé par les abus de certains.

N'oubliez pas de conserver cette page.

Grande Semaine d'Entraide

AU KOMMANDO 3057



Dans notre Kommando, la semaine du 9 au 17 Janvier a été placée, cette année, sous le signe de la solidarité nationale et sous le nom de „Semaine Française d'Entraide“. Gaisburg a vécu des heures inoubliables. Les prisonniers, tout en s'amusant avec le solide moral qui caractérise les Fils de France, ont accompli une bonne action.

L'an passé, à pareille époque, nous avions eu une manifestation similaire „La Semaine du Maréchal“, qui nous permit de ramasser la coquette somme de 8.500 marks environ.

Or, aujourd'hui que notre kommando a vu son effectif passer de 1.600 à 1.000 seulement, nous avons pu battre de 100 marks ce record appréciable.

Née de l'initiative collective, la Semaine Française d'Entraide a permis aux uns et aux autres, à ceux qui déploient constamment leur activité au service de leurs camarades (théâtre, sports, loisirs, etc...) de rivaliser d'ingéniosité, et à la foule du camp de rivaliser de générosité et de bonne humeur, avec la conscience d'accomplir un devoir sacré.

La Semaine s'ouvrit sur une Réunion Solennelle inaugurale où, sous la Présidence du Lieutenant Pouëssel, Officier-Conseil au Wehrkreis V, du Sergent Richard, Homme de Confiance du Stalag, et du M. d. L. Sahuc, Directeur du C.I.N., il nous fut donné d'entendre les consignes dont nous avons besoin. L'Homme de Confiance de notre Kommando nous fit ensuite une conférence, avec son talent habituel, où l'image de notre Chef, de notre Patrie, et le sens de notre solidarité furent nettement dégagés. Cette séance, coupée par l'exécution de la Marseillaise, de la Marche „Maréchal, nous voilà“, reprise en chœur par la salle, et l'audition de disques reproduisant des discours du Grand Soldat, fit sourdre, en chacun de nous, un regain d'espérance.

Après cette émouvante réunion, ce fut, toute la Semaine, une suite ininterrompue de réunions et de réjouissances qui mirent le camp sens dessus-dessous.

Le Dimanche 10 Janvier, nous assistâmes au vernissage de la 4ème Exposition Artistique de Gaisburg, à laquelle participèrent également les artistes du Kommando Mercédès. Ce fut, de l'avis de beaucoup, une des plus belles, tant par la qualité des oeuvres exposées que par la réussite du choix. Peintures, dessins, sculptures, travaux sur bois et sur métaux, étaient d'un niveau fort honnête, mais ce qui frappa le plus l'attention, ce furent les excellents travaux de marquetterie que nous présentèrent un groupe de camarades ébénistes.



Ensuite eut lieu à la Cantine une Messe solennelle pour la France, avec un sermon de notre Aumônier, l'Abbé Besson, et le concours du ténor Paul Ollagnier, des choeurs de l'Opéra-Comique.

L'après-midi, la troupe théâtrale, sous l'actuelle et intelligente direction de Bob, nous présenta „Les Jours Heureux“ de Claude-André Puget, une pièce jeune, fraîche, vivante, et ce fut pour nous un vrai régal, car, malgré la liste brillante des pièces qui s'inscrivirent au répertoire de notre troupe, celle-ci, qui n'est pas la meilleure, certes, fut peut-être la mieux jouée de toutes. Son succès mérité marque le résultat d'un travail persévérant et ingrat, que nos artistes poursuivent avec acharnement et courage, en dehors de leurs heures de corvées quotidiennes. L'orchestre Maurice Martin, stylé et bien en mains, nous charma par plusieurs exécutions soignées.

Le mardi 12, l'attraction fut un Crochet et des Jeux radiophoniques qui sont toujours assurés de plaire, d'amuser. Le public fut impitoyable, les victimes dignes d'admiration, et des prix récompensèrent les meilleurs et les plus courageux.

Le jeudi 14, la Cantine se trouvait merveilleusement transformée en Cabaret Montmartrois. La bière coulait „presque“ à flots, les serveurs se pressaient d'une table à l'autre, et, sur les planches, nos chansonniers habituels versaient un acide de leur cru: vieilles gauloiseries, chansons traditionnelles reprises en chœur, et aussi chansons faites à Gaisburg, satyriques, mordantes, tout à fait comme à Paris!

Les autres jours de la Semaine, la Cantine présentait une kermesse, où les loteries, jeux de massacre, pêche à la ligne, etc. . . rivalisaient dans la distribu-

tion massive de paquets de cigarettes (moins cher qu'au marché noir, disait une affiche trompeuse!).

Le dernier dimanche, des offices religieux, protestant et catholique, eurent lieu. Le vendredi, Vincent, du Cercle Catholique, avait fait une conférence remarquable sur l'Esprit Missionnaire de la France.

Il y eut ensuite un match de Basket entre deux équipes du Camp. L'après-midi, le Théâtre jouait le même programme pour les petits Kommandos voisins, cependant que notre équipe première de Football rencontrait, sur un Stade de la ville, celle de Mercédès et gagnait, par 5 buts à 3, un fort joli match. Près de 500 K.G. assistaient à cette partie.

Le soir, notre Homme de Confiance, Richard Gueutal, nous offrit un beau récital de piano, composé uniquement d'oeuvres de Chopin, qui réunit tous les mélomanes du Camp, et il y en a! Il fut très applaudi et, sur cette belle soirée, se termina notre fameuse Semaine.

Au cours de chacune des manifestations, des ventes aux enchères américaines furent faites: elles produisirent en tout la somme de RM. 1.532,50.

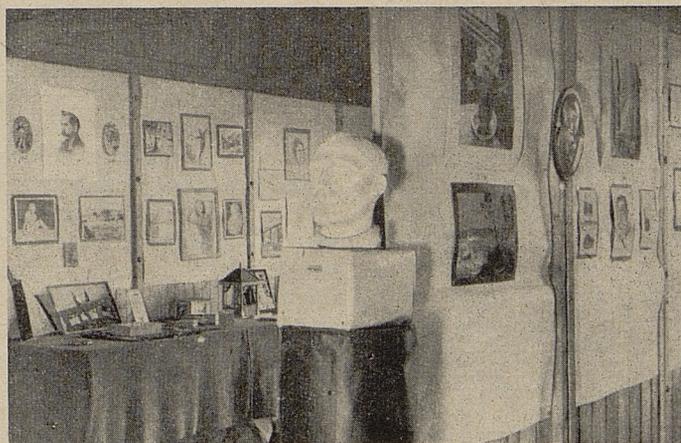
La Semaine Française d'Entr'aide est passée. Le résultat en est éloquent: un millier de prisonniers offrent à l'Oeuvre d'Assistance du Stalag 172.000 francs sur leurs modestes ressources.

C'est évidemment peu quand on pense à ce que la Patrie attend de nous.

Mais le geste est là. La séparation, l'exil, n'atténuent nullement, grandissent au contraire, le sens du devoir chez le soldat français.

Le Maréchal peut compter sur nous.

Jean DUPOUX.





EN KOMMANDOS



Comme l'an dernier, notre sympathique homme de confiance accueillit avec le sourire un Père Noël qui venait distribuer quelques colis confectionnés par une équipe communautaire en faveur des moins favorisés d'entre nous.

Après la messe de minuit commença un réveillon plein de bonne humeur et d'entrain. Tout le monde se sentait en forme pour la représentation du lendemain.

Celle-ci commença par un tour de chant et un sketch de Max Régnier „Le Client difficile“ dont les deux interprètes furent très applaudis. Un second sketch improvisé nous montra un chien savant parfaitement dressé et très amusant. Pour terminer, une petite pièce: „Le quart d'heure de Rabelais“ fut brillamment enlevée par notre troupe d'amateurs.

Le lendemain, des tournois de bridge et de ping-pong eurent un grand succès auprès de tous. Ces quelques jours de fête, loin du pays, loin de la famille, se terminèrent ainsi dans une saine atmosphère grâce à nos amis Coen, Bournas, Bocquet et au dévouement de plusieurs autres camarades pleins d'adresse et d'ingéniosité. R. Cisterne.



Noël 1940 — Une mandoline, quelques chansons. Là s'arrêtèrent nos réalisations de l'année.

Noël 1941 — Quelques tables, des couvertures, et la scène est montée. Trois mandolines, un banjo, voilà pour l'orchestre. Au programme, quelques chansons, monologues et sketches. Le premier pas est fait.

Pentecôte 1942 — Notre animateur, Louvet, nous a quittés, mais il a donné l'élan indispensable. Les décors font une timide apparition. Trois Alsaciens donnent à l'orchestre une sûreté indiscutable.

Noël 1942 — Notre orchestre est au point. Le tour de chant comprend des airs comiques variés, des tangos, des mélodies bien choisies, des imitations réussies, des monologues et des histoires savoureuses.

„A la Visite“ évoque une scène cocasse de la vie militaire. Quatre amateurs interprètent ensuite „Fantôme à louer“, un succès très applaudi. Deux camarades d'un kommando voisin nous chantent quelques vieux airs avec beaucoup de goût.

La solidarité n'est pas négligée et à l'entr'acte une loterie bien dotée rapporte 149 RM.

Vous voyez qu'avec les seuls moyens du bord, la bonne volonté de quelques-uns peut procurer à tous les bonnes heures de délassément, si nécessaires dans notre vie actuelle.

A. BONGUR.



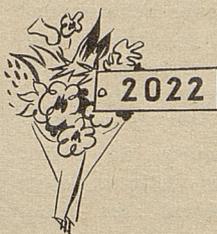
Ce n'est qu'un kommando de 30 hommes, presque tous cultivateurs et qui n'avaient jamais poussé le ballon rond. Aussi, dès que nous eûmes formé une équipe de football, encaissions-nous successivement deux défaites sévèrement infligées par nos voisins du 2067 (Marbach). Mais attendez la suite. La suite, ce fut d'abord

une période de repos. Puis, de nouveau, défis au 2067 qui, le premier Novembre, fut battu à son tour par notre vaillante équipe; et pas d'un peu: 7 buts à 1; encore ce but unique fut-il marqué sur penalty.

Le 22 Novembre, une nouvelle rencontre se termina par un match nul: 1 à 1, ce but encore par penalty.

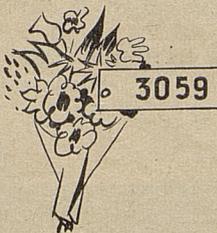
Enfin, le 13 Décembre vit notre nouvelle victoire sur le même adversaire, battu par 2 buts à 0 sur son propre terrain.

Voilà, n'est-il pas vrai, un bel effort sportif. Et notre petit kommando espère bien ne pas s'arrêter en si bon chemin.



L'activité artistique bat actuellement son plein. Le concert que nous avons donné en collaboration avec le Kdo 2021 a obtenu le plus grand succès. Chanteurs et musiciens ont donné le meilleur d'eux-mêmes et se sont surpassés pour nous distraire. Nous les remercions tous et citons également notre camarade

Robert Anquétill, qui nous donna un aperçu de son talent en décorant notre petite scène de façon magistrale. Bonne „première“ qui certainement sera suivie d'autres matinales récréatives.



La Troupe théâtrale que nous avons baptisée „LES SANS-SOUCI“ n'existe que depuis six mois. Elle n'en est pas moins active pour cela, bien au contraire. Notre dernière représentation comprenait en effet trois pièces: La première, „Nuit de Noël“, était une scène comique où triomphait une bonne dose de philo-

sophie. La seconde, intitulée „Je sais tout“, était une pièce comique en un acte dont le succès fut complet. Et pour finir, nous avons présenté „LE FETICHE“, pièce policière en deux actes, conçue par nos camarades prisonniers et brillamment enlevée devant plusieurs Kommandos invités pour la circonstance. Il sied de souligner le mérite des animateurs, qui font vraiment du bon travail, et des artistes qui ne demandent qu'à continuer. Les applaudissements confirment sans conteste le plaisir que nous donne l'initiative de ces amateurs si dévoués.

La vie d'un Romantique

Au programme:

Réverie: violoncelle et piano — Soir, Pourquoi, Dans la nuit, Hallucination: pour piano — Nocturne, Concerto: cello et piano — Etudes Symphoniques.

Remercions nos camarades G. Préchac et A. Fauré qui, au cours d'une interprétation d'oeuvres de Robert Schumann, par leur sensibilité d'artiste et leur technique accomplie, se jouèrent des difficultés et nous firent goûter les plus belles pièces du grand artiste. Félicitons aussi le conférencier allemand de nous avoir réservé ses profondes connaissances musicales et d'avoir su, par un exposé précis, retracer la vie et le caractère de ce puissant romantique.

Robert Schumann appartient au groupe des romantiques. Il voulait faire de la musique un langage de l'âme. Comme Chopin, il cultiva un art d'intimité, d'une grâce raffinée, voilé de mélancolie, d'un lyrisme tout subjectif. Schumann définissait ainsi à sa fiancée son rêve de parfait bonheur: „Avoir un piano sous mes doigts et te sentir près de moi“.

Robert Schumann vit le jour le 8 Juin 1810 à Zwickau, petite ville de Saxe. Etudiant en droit à Leipzig, Heidelberg, il s'orienta très rapidement vers la poésie, la littérature, la critique. Il suit les grands mouvements de pensée de Kant, de Fichte; il aime à se repaître de la lecture de lord Byron, de Jean Paul. Pianiste et philosophe, c'est une nature hypersensible, traversée de crises de dépression.

A Leipzig, son éducation musicale s'était déjà formée au contact des concerts familiaux, à l'audition des célèbres choeurs de St. Thomas, et il fut bouleversé par l'apparition de Paganini dont le jeu avait chassé les derniers doutes de son âme. Il fit la connaissance du célèbre pédagogue de piano, Wieck, dont la fille alors âgée de 9 ans devait, par la suite, jouer un tel rôle dans sa vie. La carrière de virtuose qu'il envisageait étant interrompue par la perte accidentelle de l'usage d'un doigt, il s'adonne à la composition. Puis il fonde le „Nouveau Journal de Musique“ destiné à lutter contre l'ancienne critique superficielle.

Schumann écrivit d'abord ses oeuvres les plus remarquables pour le piano: le Carnaval, les Etudes Symphoniques. Entre temps la jeune Clara Wieck avait grandi et Schumann en était devenu éperdument amoureux. A la suite de nombreuses difficultés il parvient à épouser Clara dont le père s'opposait à cette union, l'esprit exalté et la sensibilité trop grande de Robert se manifestant déjà par des signes de déséquilibre. De la lutte entreprise pour sauver son bonheur naquirent la Sonate en fa mineur, les Morceaux de fantaisie, les Scènes d'Enfants et Kreisleriana où la jeunesse, l'amour, la vie ont une impétuosité magnifique.

Il compose ses premiers lieder tirés des poésies de Eichendorff, Byron, Goethe et autres: „La Vie et l'Amour d'une femme“, „Amours d'un poète“... Mais il pense aussi aux couleurs de l'orchestre: en 1841, la Symphonie du Printemps, Symphonie en Ré Majeur, le Quintette avec piano, l'Oratorio profane, le Paradis et la Péri.

En 1845, ses déficiences mentales et physiques s'accroissent de plus en plus; il est particulièrement hanté par la peur de la mort. Il cherche, par un travail intensif, à s'évader de son mal: Manfred d'après le texte de Lord Byron, Faust inspiré de celui de Goethe sont les fruits de cette période tragique. Son état s'aggrave,

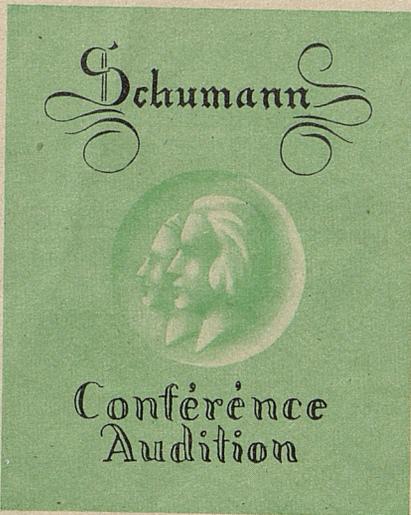
il se jette dans le Rhin. On lui sauve la vie mais, deux ans après, il s'éteint dans une maison de santé.

Par ses exaltations, sa vie infiniment douloureuse, Schumann est à la pointe aiguë du romantisme; il nous livre son émotion intérieure; il a su trouver dans sa musique, pour piano principalement, les formes qui convenaient le mieux à ses accents déchirants, à ses mouvements épuisés. „La vie de ce maître si pur et son art représentant une unité sont l'expression d'un coeur tendre et pourtant viril, d'un caractère noble et d'un fin penseur qui n'a jamais perdu de vue son idéal“.

Au lendemain de cette belle audition, G. Préchac offrit aux mélomanes du Camp un Récital de piano, au cours duquel il interpréta: Beethoven, Chopin, Liszt, Debussy, Albeniz, Ravel. De nouveau nous avons pu apprécier son jeu sobre, sa technique sûre et légère, sa sensibilité toujours en éveil.

Un voeu de tous lui est adressé: A quand une conférence-audition sur un musicien Français: Debussy, Ravel ou Gabriel Fauré?

André RENAULT



„LES AMATEURS WALLONS“

Nos camarades Belges viennent de présenter un spectacle écrit et réalisé par leur groupe „Les Amateurs Wallons“. La „première“ en fut donnée le 7 Février.

En lever de rideau, nous avons assisté à une „Evo-cation historique de Bruxelles“. Les événements principaux, qui se sont déroulés dans la capitale de la Belgique et qui marquèrent profondément la vie de cette nation, étaient „vus et commentés“, du haut de la tour de l'Hôtel de Ville de Bruxelles, par l'Archange St.-Michel qui abandonnait, pour la circonstance, son immobilité: scènes populaires, émeutes, joyeuses entrées et invasions successives furent évoquées autour du personnage symbolique Mannenken-pis. Cette scène se termine sur un cri d'espoir et de confiance lancé par le peuple belge.

Le deuxième tableau nous emmena „En Wallonie“. Au cours de notre voyage, nous avons visité Tournai, le Borinage, Binche (avec ses Gilles dont la danse fut exécutée avec toute la fidélité due à une vieille tradition), Charleroi et ses Hauts-Fourneaux, Dinant, Spa, Namur, lieu de réunion de la Sambre et de la Meuse, et enfin Liège, capitale de la Wallonie. Dans cette ville si vivante et si gaie on aime aussi rêver, tout comme en France; et nous avons entendu, avec plaisir, le chanteur nous dire: „Si nous aimons bien le Bourgogne, c'est que nous sommes un peu Français“. Pour finir, l'Orchestre attaqua le chant national Wallon qui fut repris en chœur par tous nos camarades.

Ce spectacle, joué avec chaleur et conviction par des „amateurs“ qui savent parfaitement tenir leurs rôles et leur donner le relief exact, était soutenu par l'orchestre du Stalag sous la direction de S. Corin qui nous fit connaître les principaux airs du Folklore Wallon, sans omettre la fameuse Marche des Chasseurs Ardennais.

Tous nos remerciements à nos camarades Belges pour cet excellent spectacle et nos meilleurs encouragements pour leurs futures réalisations.

F. B.

Ce sacré RAPAJOUX!

C'était une douce manie; une manie qui d'ailleurs lui coûtait souvent assez cher, qui aurait même fort bien pu le mettre sur la paille, lui, sa famille et sa descendance jusqu'à la cinquième génération, inclusivement. En un mot comme en mille, notre ami Rapajoux était un parieur impénitent.

Pour un oui, pour un non, il pariait ceci, ou cela, ou autre chose. A bord, il vous pariait qu'un exercice aurait lieu le mardi suivant. Au café, il affirmait froidement que le premier consommateur qui allait entrer serait une jolie femme, et qu'elle aurait un tailleur bleu, et qu'elle porterait un bibi agrémenté de fleurs azurées. Evidemment, au bout d'un instant, la porte s'ouvrait sur un vieillard quinquagénaire et cacochyme dont le nez s'ornait de bésicles et le chef d'un chapeau melon du plus beau noir, sinon du plus bel effet. Rires, plaisanteries, sarcasmes, quolibets, rien n'y faisait. Rapajoux pariait, pariait toujours, à tort et à travers.

Il pariait un jour de faire le tour de la place de la Liberté à cloche-pied, les yeux bandés et sans rire. Il ne perdit que les deux tiers de son pari: en effet, il ne rit pas; surtout quand nos encouragements concertés l'amènèrent à donner du tibia contre un des bancs et du front contre un des arbres qui entouraient la place.

Tel autre samedi, n'avait-il pas engagé la moitié de sa solde dans le pari de descendre à terre par la chaloupe du bord (comme tout le monde) mais, aussi, en équilibre sur la barre du gouvernail (comme personne!)

Inutile de dire que l'homme de barre, directement intéressé à le voir perdre, s'arrangea pour lui faire boire une de ces tasses qui aurait guéri n'importe quel autre.

Mais Rapajoux était enragé. Il en fut pour son bain, pour la moitié de sa solde, transformée illico en apéritifs et liqueurs variées, et pour une mise en boîte qui l'accompagna du quai Cronstadt jusqu'à sa chambre, place Puget. Nous le laissâmes bientôt, occupé à tordre sa chemisette avant de la confier à la blanchisseuse du coin pour le coup de fer indispensable, et nous partîmes en chantant vers la Taverne Alsacienne, pour le dernier apéritif du soir.

A peine installé, chacun rappela un aspect comique de l'incident dont Rapajoux venait d'être le héros mouillé; son altercation avec le gabier qui l'avait fait choir, le rire homérique dont nous fûmes saisis lorsqu'il vida ses poches remplies d'eau de mer, la nouvelle crise qui s'empara de notre groupe quand Lafond compara son pantalon de toile blanche au caleçon de son grand-père, tandis que Pague lui assurait qu'une hétaïre, affolée par le collant de cette tenue suggestive, ne cessait de le réchauffer de ses encourageantes oeillades.

Les rires fusaient de nouveau quand Pujos, notre plus joyeux drille, réclama le silence. L'oeil aussi malicieux que sa voix était grave, il nous entretint, au cours d'une harangue improvisée, mais fort bien sentie, de l'impérieuse nécessité dans laquelle chacun se sentait sûrement d'avoir à guérir le dénommé Rapajoux Arthur, constamment en mal de parier. L'urgence ratifiée à grand renfort d'applaudissements, nous nous concertâmes et ce qui fut décidé se passa, comme vous l'allez voir, pour le plus grand succès de notre entreprise.

Blachut, un parisien que nous appelions plus familièrement „Moustique“, se chargeait de prévenir sitôt qu'il apercevrait Rapajoux. Ce ne fut pas long. Rapajoux rappliquait dans sa tenue n° 1, pantalon à „pattes“, vareuse retaillée, chemisette de soie, cravate fantoche et béret galette comme en portaient tous les car-tahus de cette joyeuse époque.

Fringant, le béret sur l'oreille, il semblait pourtant avoir assez mal digéré sa baignade forcée. Aussi fut-il sans doute bien impressionné par le calme innocent de notre conversation, sournoisement orientée sur les prochaines régates. Nous fournissions une équipe, réputée imbattable. Cela ne pouvait se discuter et personne d'ailleurs n'y songeait. Nous nous gardions bien aussi de discuter la valeur des équipes adverses; il nous suffisait

d'être les seuls vainqueurs possibles. Bref, un vrai calme plat, vous dis-je.

C'est dans cette atmosphère d'accalmie que Pujos, s'excusant longuement, me pria, de l'air le plus détaché du monde, de l'accompagner jusqu'à la porte de l'arsenal où, disait-il, un bon copain lui avait fixé rendez-vous. Nous en aurions pour un quart d'heure. Les camarades nous attendraient et tous, au retour, nous mettrions le cap sur le „Coq hardi“ pour le traditionnel repas des samedis soirs à terre. Au surplus, nous commandâmes une tournée supplémentaire... pour nous concilier les Dieux et pour faire passer le temps.

Nous partîmes donc, Pujos et moi. Pas vers l'Arsenal, comme vous pourriez le penser, mais vers la boutique d'un brave homme d'épicier qui devait, bien à son insu, le pôvre, servir nos machiavéliques projets. Par bonheur, la boutique du père Crampin était vide. Le timbre d'entrée fit apparaître un grand diable au nez turgescant, les deux mains dans la poche centrale de sa longue blouse blanche, le crayon sur l'oreille, l'oeil noir sous un front volontaire et têtue.

— Vous désirez, Messieurs?

— Voilà, nous voudrions quatre bougies, des bougies pour une petite lanterne, une petite lanterne magique dont..

Le bonhomme ne nous écoutait déjà plus... Il fouillait au fond d'un tiroir, en retirait un paquet de bougies du



modèle le plus courant, déchirait la bande et nous présentait les quatre chandelles demandées.

Pujos en saisit une entre le pouce et l'index, sembla la mesurer de l'oeil, et, s'adressant à moi :

— Ce sera bien trop long, dit-il.

Puis, se tournant vers l'épicier :

— Ne pourriez-vous pas nous les couper en deux, s. v. p. ?

— En deux ? Toutes les quatre ?

— Toutes les quatre, oui Monsieur, toutes les quatre.

Le père Crampin prit les bougies, les plaça successivement sous une espèce de couperet fixé au comptoir et, en quatre gestes d'une jolie précision, fit huit morceaux des quatre chandelles.

— Merci beaucoup, dit Pujos qui, faisant le geste de mettre la main à sa poche, remarqua tout haut, à mon intention, que peut-être ces bouts de chandelles étaient encore trop grands.

Il sortit de son portefeuille un petit bout de ficelle, compara sa longueur à celle des bougies coupées en deux et, imperturbablement catégorique, annonça :

— Bien trop long ! il faudrait les couper encore en deux. Ne pourriez-vous, Monsieur . . . ?

Nous étions plus sérieux qu'aucun moine à mâtines. Pujos gardait ostensiblement son portefeuille à la main. L'épicier s'exécuta. Huit coups de couperet et nous eûmes sur le comptoir seize morceaux de bougies que le commerçant se préparait à nous remettre dans un sac de papier fort.

C'est alors que Pujos remarqua, dans un cri déchirant :

— Ah ! Malheur de malheur ! Elles ne sont pas mauvaises. C'est des bougies mauvaises qu'il nous fallait. Des mauvaises, vous comprenez ? . . .

Et nous sortîmes. A peine revenu de sa stupeur, le père Crampin bondit sur le seuil de sa porte. Nous étions déjà loin et nous détailions en nous retournant de temps en temps pour une dernière grimace ou un geste moqueur. Des invectives, plus sonores que choisies, accompagnaient notre fuite : enfin, nous tournâmes à l'angle du boulevard et, reprenant souffle, nous rejoignîmes notre petite bande.

On y devisait toujours amicalement. Ca ne dura pas longtemps. Prévenu, „Moustique“ reparla du pari perdu :

— Bah, sacré Rapajoux, tu prendras ta revanche.

— Ca va, ça va, je vous parie que je vous aurai.

— Ecoute, vieux, intervint Lafond, ne parlons plus de ça, depuis le temps qu'ça flanche, tu nous laisses à croire que tu es incapable d'en gagner un.

Du coup, Rapajoux monta sur ses grands chevaux :

— Incapable ! Incapable ! Espèce de corniaud, je vais te faire voir si je suis incapable.

— Parfaitement. Et d'ailleurs je t'en fais un, moi, de pari.

— Quand tu voudras, tout de suite . . .

— Bon, bon, tout de suite si tu veux. Tiens, je te parie que tu ne réussiras pas à posséder le père Crampin, l'épicier de la grand' place.

— L'épicier ?

— Oui, l'épicier ; tout bonasse qu'il est, tu ne l'auras pas. Demande lui par exemple quatre bougies et fais-les débiter en quatre morceaux chacune. Je parie le Champagne.

— Tenu !

— Tenu ? Eh bien, vas-y un peu si tu n'es pas un incapable.

Déjà Rapajoux avait repris son béret ; dans sa précipitation, je crois bien qu'il renversa une chaise. Nous l'arrêtâmes, le temps

de choisir Lafond et Blachut, qui y tenait beaucoup, comme témoins de l'expédition. Faut-il vous dire qu'elle se passa suivant le plan prémédité ? Voici la scène :

Rapajoux entra, bien sûr de lui :

— Bonjour ! je voudrais quatre bougies.

L'épicier, encore bouillant de la farce que nous lui avions jouée, prit d'un air rogue quatre bougies dans le paquet entamé pour nous.

— Voudriez-vous bien me les couper en quatre . . . ?

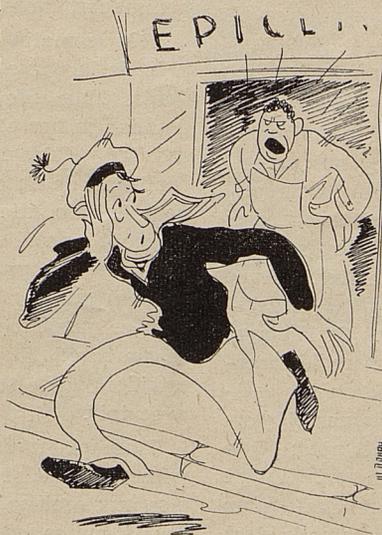
Ah ! Le pauvre Rapajoux, qu'avait-il dit là !

Mon épicier furibond se saisit du premier objet qui lui tomba sous la main, en l'occurrence un sac de jute qui se trouvait derrière le comptoir. Brusquement, il en coiffa notre ami qui n'en revenait pas. Puis, le saisissant aux épaules d'une poigne vigoureuse, il le mit proprement à la porte ; et le pantalon blanc de Rapajoux, absolument désorienté, portait en poupe l'empreinte d'un pied rageur.

Il fallut huit bons jours à l'ami Rapajoux pour comprendre. Sans doute ne fut-il pas absolument guéri. Disons seulement qu'il devint plus circonspect.

Quant à nous, si nous allâmes fort honnêtement dédommager le père Crampin, nous n'eûmes par contre aucun scrupule à nous „envoyer“ le champagne que régla Rapajoux, ce bon, ce brave, ce très cher Rapajoux.

D. ESPOUY.





FEMMES DE TOUJOURS



La toilette d'une femme romaine de l'époque impériale

Déjà à Rome les femmes apportaient un soin jaloux à leur toilette et elles y consacraient de longs moments.

Nous allons voir, en suivant l'emploi du temps d'une dame romaine, que les „belles“ de nos jours n'ont rien à envier aux élégantes de cette époque.

A l'époque de la Rome impériale, la plupart des époux ne concevaient pas le mariage en dehors du lit commun, sauf dans la haute société où chacun des époux était assez jaloux de son indépendance.

Comme son mari d'ailleurs, la Romaine couchait avec ses vêtements de dessous, pagne, soutien-gorge, gaine, tunique et quelquefois même — ce qui ne faisait pas toujours l'affaire du mari — un manteau par dessus. A son lever, elle n'avait qu'à procéder à des ablutions sommaires, chausser ses sandales et se draper dans l'„amicthus“ qu'il lui plaisait, en attendant l'heure du bain.

Les juristes, en faisant minutieusement l'inventaire des successions féminines, nous ont apporté d'utiles détails sur les accessoires de toilette (vêtements, cuvettes, miroirs en cuivre, en argent ou en verre doublé de plomb, baignoire quelquefois, peignes, épingles, fibules, onguents, bijoux).

Une des premières occupations de notre élégante était, dès le matin, d'arranger sa chevelure, ce qui n'était point une petite affaire. Il y avait belle lurette que nos matrones avaient laissé la fruste simplicité de la coiffure républicaine où une raie toute unie séparait devant les cheveux ramenés en chignon par derrière. Rayées de la mode aussi les nattes relevées en bourrelets sur le front. Avec Messaline apparaissent les frisures compliquées caractéristiques des effigies féminines et masculines de l'époque flavienne et, par la suite, l'habitude de dresser les tresses en diadèmes. Juvénal s'amuse, dans une de ses satires, du contraste entre la petite taille de certaines élégantes et la hauteur d'une coiffure qui n'en finit plus: „Que d'étages superposés! Que de contextures en cet édifice dont elle charge sa tête. De face, on la prendrait pour Andromaque; de dos, elle a rapetissé à vue d'oeil; c'est une autre femme“.

Pour échafauder ces monuments, les Romaines n'allaient pas „chez Antoine“, aussi ne pouvaient-elles pas se passer de leurs coiffeuses, les „ornatrices“. Comme leurs maris chez le barbier, elles subissent entre leurs mains des supplices divers, surtout lorsque, comme la Julie dont nous parle Macrobie, elles se font arracher les cheveux blancs. La fonction d'„ornatrix“ n'était pas toujours une sinécure, loin de là. Les épigrammes et satires des écrivains nous donnent de vivants détails: „Madame, dit Juvénal, Madame a pris un rendez-vous. Elle veut être plus belle qu'à l'ordinaire. La pauvre Psecas, cheveux arrachés, épaules nues, poitrine découverte, est en train de la coiffer. Or voilà que cette boucle est trop haute. Pourquoi cela? Vlan, le nerf de boeuf punit sans délai ce forfait d'un frison manqué“. Et Martial nous raconte aussi cette autre anecdote: „Une boucle, une seule, était fautive. Une épingle mal fixée n'avait pas tenu. Ce crime, Lalagé l'a châtié avec le miroir qui le lui avait révélé; et Plecousa s'est affaissée sur le coup, immolée à cette terrible chevelure“.

Quelquefois, l'ornatrix avait le bonheur d'ajuster simplement à la calvitie de sa patronne, avec combien moins de risques, des tresses postiches (crines, galeri, corymbia) ou des perruques complètes soit teintées en blond avec le sapo de Mayence, obtenu par un mélange de suif de chèvre avec de la cendre de hêtre, ou d'un noir d'ébène, comme ces chevelures coupées importées de l'Inde en si grande quantité que le gouvernement impérial inscrivit les „capilli Indici“ dans les objets taxés par la douane.

Le rôle des ornatrices ne se bornait pas là. Comme il n'y avait pas encore d'Instituts de beauté, elles avaient encore à épiler leur maîtresse et surtout à la maquiller; en blanc sur le front et les bras avec de la craie et de la céruse; en rouge, avec de l'ocre, du fucus ou de la lie de vin, sur les pommettes et les lèvres; en noir, avec de la cendre ou de la poudre d'antimoine, sur les cils et le tour des yeux.

La maîtresse de maison tenait précieusement enfermé, dans l'armoire de la chambre nuptiale, le coffret contenant pots, flacons, aryballes et alabastres, gutti et pyxides d'où la diligente ornatrix extrayait, au commandement, pommades, fards, liniments.

Dès le matin, Patricia étale cette palette sur la table, près de la corne pilée dont elle se sert pour émailler ses dents. Mais elle a soin, pendant ces opérations, de condamner sa porte, se rappelant que d'après „l'Art d'aimer“ d'Ovide, „l'art n'embellit la figure des femmes qu'à la condition de ne se point montrer“. Lorsque Patricia part pour le bain, elle emporte son coffret spécial, quelquefois d'argent massif, qu'on appelle „capsa“ ou alabastrothèque. Ce sont ces pyxides qui contiennent son visage de la journée qu'elle fait à son lever, qu'elle refait après son bain et qu'elle ne défait, la nuit venue, qu'au moment de se coucher: „Tu résides, ô Galla, dans une centaine de pyxides, et la figure que tu nous montres ne dort pas avec toi“.

Une fois fardée, la matrone, avec l'aide de ses ornatrices, mettait ses bijoux: diadème sur ses cheveux, boucles aux oreilles, collier ou breloque autour du cou; pendentif sur sa gorge, bracelets aux poignets, bagues aux doigts, anneaux aux bras et aux chevilles. Puis elle

passait sa longue tunique de dessus, la „stola“, ornée dans le bas d'un galon brodé d'or, nouait sa ceinture et pour terminer s'enveloppait soit d'un long châle, soit de la „palla“, grand manteau carré aux plis rythmés et d'une teinte éblouissante.

Le vêtement féminin se distinguait de celui des hommes par la richesse de la matière (cotonnade des Indes ou soie venue du pays des Sères mystérieux) et l'éclat de la couleur. Ces étoffes précieuses se prêtaient mieux aux manipulations des offectores qui savaient en renforcer les couleurs, des infectores habiles à les dénaturer et de tous ces teinturiers, purpurarii, flammarii, crocotarii, violarii, dont les spécialités égalaient le nombre des colorants végétaux, animaux, minéraux dont ils maniaient l'emploi: le blanc de la craie, de la saponaire et du sel de tartre, le jaune du safran et du réséda; le noir de la noix de galle, les bleus du pastel, les rouges clairs ou sombres de la garance, de l'orseille et de la pourpre. Et, dociles aux conseils d'Ovide, les matrones assortissaient à leur teint les teintes de leurs vêtements et les harmonisaient entre elles.

De plus la matrone complétait son accoutrement par des accessoires: à défaut de diadème, elle passait dans ses cheveux une bandelette rouge ou un bandeau se terminant en forme de cône; elle nouait à son cou un foulard; et à son bras pendait la mappa qui lui servait à essuyer

les poussières et la sueur de son visage et peut-être à se moucher. A la main, elle tenait souvent un éventail de plumes de paon qui lui servait aussi de chasse-mouches et, à la belle saison, elle tenait, ou faisait porter par un galant ami, l'ombrelle souvent d'un vert joyeux, mais qui ne pouvait se fermer comme les nôtres et qu'elle laissait à la maison les jours de grand vent.



Ainsi parées, les belles romaines, comme nos parisiennes, pouvaient affronter les regards envieux de leurs pareilles ou susciter l'admiration des passants.

Le temps consacré par les femmes à leur toilette prolongeait leur „lever“ bien au-delà du temps qu'exigeait celui de leurs maris. Cela importait peu car, à Rome, les femmes n'étaient point affairées comme les hommes dont elles ne partageaient guère que les loisirs.

Bernard EDEINE.

l'Exposé

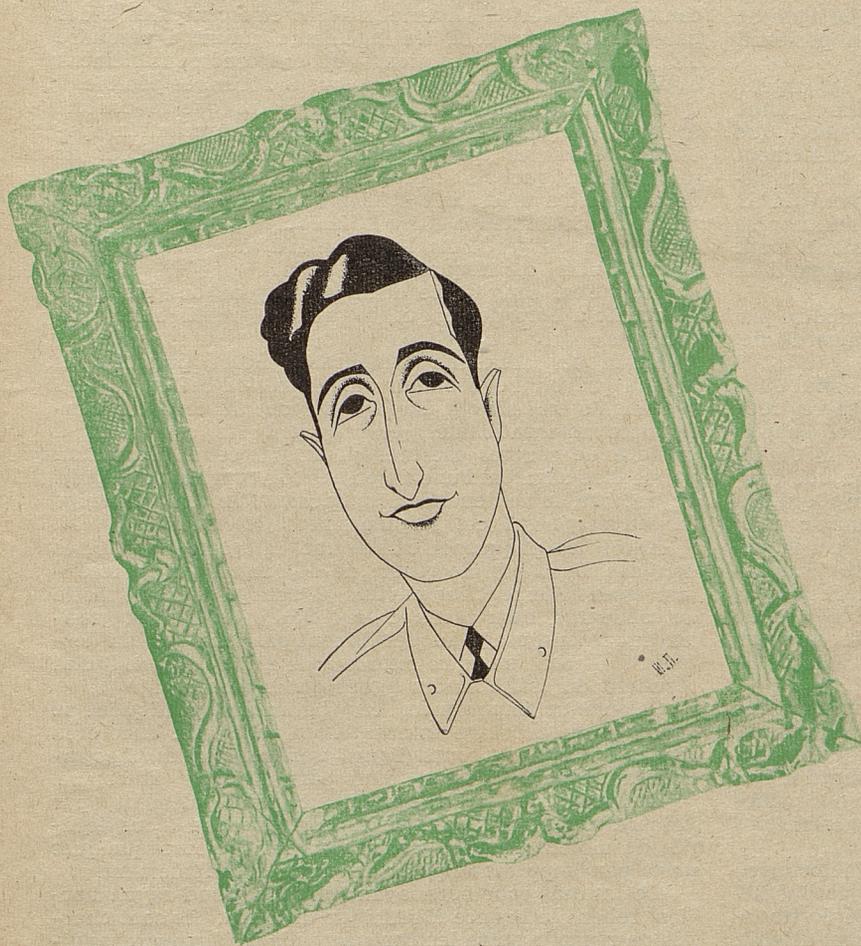
DU MOIS

GEORGES RICHARD

Homme de Confiance du Stalag

Elu par douze cents camarades il en représente vingt six mille et assume ce rôle délicat avec une discrète autorité et un réel esprit de justice. A ces qualités, il ajoute un sens aigu des réalités. Réfléchi, bienveillant sous un air bien propre à décourager le favoritisme, on peut se fier à lui. C'est par ailleurs un blague-à-froid qui sait conter les histoires les plus „marseillaises“ et les plus piquantes. Champion au noble jeu du „Morpion“, il se délasse de cette distraction sévère en chantant d'une voix grassyante tout le répertoire grivois du quartier Latin. Peut, en outre, tenir le rôle de professeur d'éducation physique dans n'importe quel film comique. De temps en temps, pique sa petite colère puis, trouvant ça idiot, revient au calme serein... que nécessitent ses graves fonctions.

C. C.



MARINE MARCHANDE

Dans les temps les plus reculés, les hommes découvrirent que l'un des moyens les plus pratiques pour aller d'un point éloigné à un autre était l'utilisation des voies d'eau.

L'Homme, dans sa lente évolution, découvrit successivement le radeau, puis la pirogue beaucoup plus maniable qui lui permit d'arborer certains parcours maritimes. Mais, pour pousser plus loin ses explorations, il dut résoudre les problèmes de la construction navale.

Cette tâche immense a rempli bien des siècles, et le meilleur de l'intelligence humaine s'y est consacré; mais ce fut grâce à cet effort que l'Homme s'affirma définitivement. Sans la mer, sans les besoins de celle et toujours renouvelés, le progrès n'aurait certainement pas cheminé aussi vite.

De nos jours, la Marine embrasse la presque totalité des connaissances humaines. Il n'y a pas de science, pas de progrès théorique ou pratique dont l'application ne soit immédiate sur mer. De tout temps, il en fut ainsi et l'on peut se rendre compte de ce que l'Homme doit à la mer et à la navigation.

Vers quelle époque apparurent les premiers bâtiments composés de pièces assemblées, il est impossible de le dire exactement. Cependant les civilisations égyptienne, phénicienne, résolurent le problème d'une manière satisfaisante. Vingt siècles avant notre ère, la partie méridionale de la Méditerranée était sillonnée par des vaisseaux de guerre et des bâtiments de commerce.

Des l'origine, guerre et commerce furent les deux modes d'action de la Marine; aussi fallut-il deux genres de matériel distincts: le vaisseau de guerre et le bâtiment de commerce. Ce dernier, à voiles, à coque puissante et courte, se différenciat considérablement du navire de guerre à rames, élancé et fin. Avec le canon, les bâtiments de guerre comme de commerce, tous deux à voiles, étaient si proches parents qu'aux XV^e et XVI^e siècles, par exemple, on armait assez facilement en guerre, pour le combat, un navire marchand.

Ce ne fut qu'à partir du XVII^e siècle que la ligne de bataille, en raison de l'armement toujours plus puissant, ne comprenait plus que des unités spécialisées.

À la fin du XVIII^e siècle, l'apparition de la vapeur ne fut pas pour le navire marchand une aussi grande révolution que pour la marine de guerre. Ce n'est que depuis la guerre 1914-18 que le voilier a nettement marqué son infériorité et, de nos jours, il a en fait disparu. Il a fallu pour cela que les machines atteignent un tel point de perfectionnement que leur emploi devenu moins dispendieux, eu égard au rendement, contre-balance avec avantage les charges résultant de l'emploi d'un nombreux équipage nécessaire au voilier.

L'évolution due à la machine à vapeur se démontre par les chiffres: en 1840, 14% de la flotte marchande, en 1904, 88%.

Il nous faut bien relever que les Français, comme dans bien d'autres branches, furent à la base des progrès réalisés: le physicien Papin, qui tenta le premier l'application de la machine à vapeur à la navigation; le Comte d'Auxiron, qui, en 1774, fit évoluer sur la Seine une barque munie d'une roue; le marquis de Jouffroy, qui, en 1781, fit naviguer sur la Saône un bateau muni de deux roues à aubes actionnées par une machine à feu, lequel assura même un service régulier de Lyon à St-Jean-de-Losne qui disparut lors de la Révolution. À l'étranger, Fulton, en 1806, créa aux U.S.A. plusieurs services de bateaux sur les lacs et rivières. Enfin, Frédéric Sauvage, en inventant l'hélice, fit faire un gros progrès à la navigation à vapeur.

En outre du trafic des marchandises, une nouvelle branche est venue se greffer au tronc plusieurs fois séculaire de l'arbre commercial maritime: le trafic des passagers. Il a donc fallu satisfaire cette importante clientèle, et c'est ainsi que le paquebot moderne, parfois palace flottant, est un navire curieux inconnu des générations précédentes.

Le navire de commerce moderne est un véritable moyen de transport, dont la capacité, la régularité, la facilité d'utilisation sont uniques. Comparons la faculté de transport d'un train de 50 wagons, maximum rarement atteint: celui-ci représente de 500 à 700 tonnes, alors qu'on peut se figurer la capacité de transport d'un cargo de 5.000 T., bâtiment très modeste de nos jours. Que dire des cargos

de 10.000 à 15.000 T. maintenant très répandus. À cette capacité remarquable, les navires de commerce ont ajouté à l'élévation de leur vitesse (de 8 à 12 noeuds, soit de 15 à 22 Km. à l'heure) la régularité de leur marche. Aussi peut-on fixer avec une approximation suffisante la durée d'un transport.

En corrélation avec les progrès réalisés dans la construction même de l'appareil moteur, des appareils de manutention de bord, ces dernières années l'on tendait de plus en plus à spécialiser les navires de charge. Cette spécialisation a conduit à des types variés: charbonniers, charrieurs de minerais, transporteurs de fruits, navires à grains, navires frigorifiques, isothermiques, ferry-boats.

L'une des caractéristiques les plus frappantes de notre époque est, sans contredit, la rapidité croissante des communications. Bien que considérables, les progrès accomplis sur mer peuvent paraître faibles par rapport aux succès obtenus par l'automobile et l'aviation. En effet, si les paquebots les plus rapides d'avant la guerre 1914-18 filaient 23 noeuds, les plus rapides n'atteignaient, avant le conflit actuel, guère plus de 31 noeuds. L'amélioration apparait somme toute médiocre; cependant, que d'efforts il fallut fournir pour parvenir à ce résultat!

Ces efforts ont porté notamment au point de vue puissance en force motrice et aussi dans l'art de la construction: affinage des formes, profilage des coques, d'où une moindre résistance à l'avancement. Malgré tout, loin de s'apaiser, la lutte pour la vitesse s'exaspérait et, sous ce rapport, on se rappellera la lutte menée pour l'obtention du Ruban bleu entre „Normandie“ et „Queen Mary“ afin de le reprendre aux navires allemands et italiens.

Conjointement à la vitesse, le confort est très apprécié et recherché par les voyageurs. Dans ce domaine, de remarquables résultats ont été obtenus; grâce à l'ingéniosité des architectes navals, les fatigues inhérentes aux longues traversées ont été réduites dans une mesure considérable, sinon même supprimées. Les grands et moyens paquebots sont dotés d'aménagements modernes et confortables, certains même peuvent être comparés à des palaces. De leur côté, les ingénieurs eurent à résoudre les problèmes des vibrations qui croissent sensiblement avec la vitesse et rendent le séjour à bord très pénible.

La sécurité, qui n'importe pas moins que le confort et la vitesse, a nécessité des mesures de précaution spéciales. Aussi les constructeurs se sont-ils efforcés de mettre les paquebots le plus à l'abri possible des risques de mer et d'avaries: des sondes enregistreuses font connaître la profondeur des fonds, la radio-goniométrie permet de se diriger dans le brouillard, des sirènes puissantes évitent les risques de collision.

Mais c'est sans doute dans les moyens de combattre l'incendie à bord des paquebots que de grands efforts ont été faits.

Enfin, les accidents demeurant encore possibles, il a fallu prévoir l'évacuation du navire. À cet égard, des règlements très stricts, élaborés surtout au cours de conférences internationales, contraignent les armateurs à prendre de sévères mesures pour que cette évacuation puisse être assurée d'une façon à la fois complète et rapide. Le nombre, la contenance, l'équipement des embarcations de sauvetage ont été soigneusement déterminés.

Après les paquebots existe une catégorie de navires désignés sous le terme générique de cargos, qui représentent essentiellement les navires de charge de notre flotte de commerce. Leur tonnage, leur silhouette varient grandement selon l'usage auquel ils sont particulièrement destinés. Ils sont en effet soumis à de multiples servitudes résultant du trafic et des lignes qu'ils desservent.

Selon leur importance, ces bâtiments pratiquent le cabotage, le cabotage international ou mieux encore la navigation au long cours (lignes transocéaniques). Les caboteurs vont, modestes, d'un port français à l'autre.

Autrefois ce trafic s'effectuait principalement par voiliers. Cependant quelques bricks, goëlettes, tous équipés de moteurs auxiliaires, desservent toujours quelques ports peu importants, ports de pêche principalement.

Les grands caboteurs, ayant un plus grand rayon d'action, relient la France à l'Afrique du Nord. Ils sont chargés de répartir entre les ports secondaires les marchandises déchargées dans les ports importants par les cargos qui traversent les océans. Ils entretiennent le long des côtes une vie assez active et mettent à contribution les

industries annexes de la marine.

La navigation au long cours suscite une activité plus variée. Les cargos qui s'y livrent se consacrent soit au „tramping“, soit, pour notre flotte, à l'exploitation de lignes régulières.

Les types de navires sont souvent semblables selon les compagnies qui les arment et les destinent à un trafic déterminé sur une ligne donnée. La diversité des cargaisons transportées a contraint les constructeurs à prévoir l'installation de nombreuses cales comportant parfois des aménagements spéciaux: frigorifiques, isothermiques, etc... Il en est ainsi pour les vapeurs des Chargeurs Réunis, de la Cie Sud Atlantique, qui transportent régulièrement des viandes congelées, beurres, etc... Les navires affectés au transport des fruits frais, notamment les bananes, correspondaient à un type particulier. Quant à ceux qui étaient affectés aux lignes de l'Afrique Noire, leur silhouette était très caractéristique, avec leurs nombreux mâts de charge d'un type particulier leur permettant de manutentionner les lourds fardeaux.

Les cargos desservant les lignes régulières sont souvent aménagés pour transporter un petit nombre de passagers. Ces cargos mixtes se rencontrent notamment sur les lignes coloniales ou secondaires où l'affluence habituelle des passagers est insuffisante pour justifier la création d'un service de paquebots.

Parmi les navires spéciaux figuraient en bonne place, dans notre flotte, les pétroliers dont le nombre croissait à un rythme rapide. Ce sont de nos jours des bâtiments de fort tonnage; le dernier, l'„Emile Mignet“, faisait 21 000 tonnes. Ils étaient tous équipés de moteurs dérivant du Diesel et tendaient, dans leur construction, à un type uniforme très caractérisé.

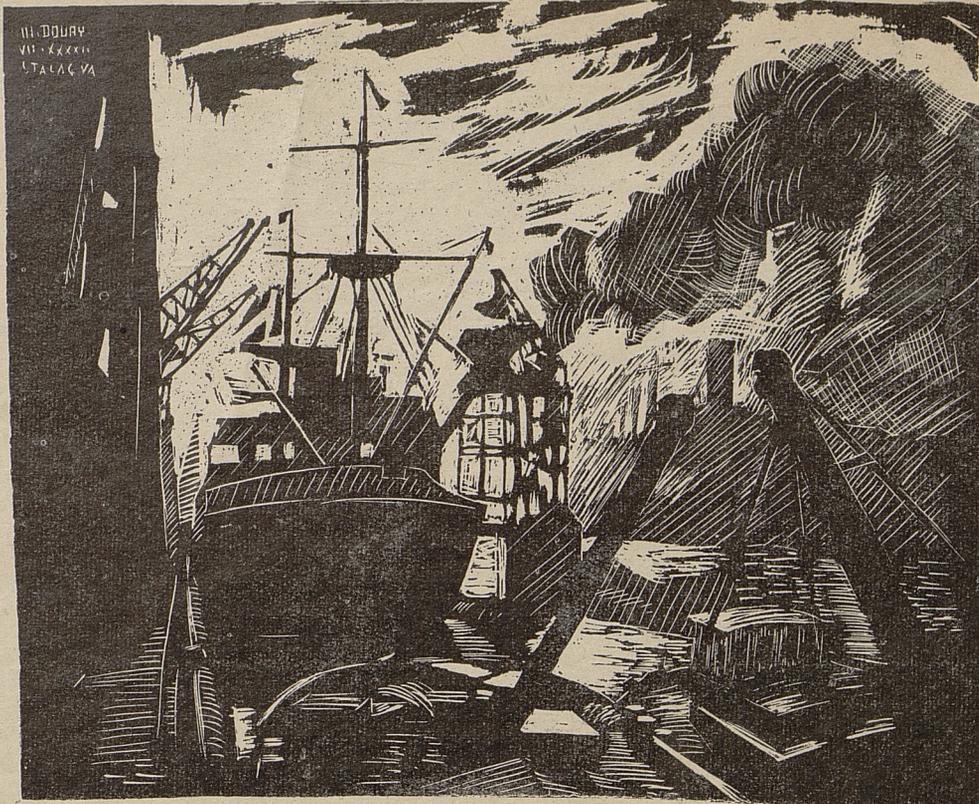
Il semble que dans l'avenir ce type de navire soit de plus en plus utilisé car, en dehors des chargements d'hydrocarbures, de nombreux produits industriels: acide sulfurique, huile de ricin, huile de baleine, etc..., paraissent devoir constituer des cargaisons importantes.

Notre flotte marchande possédait également différents types de navires, notamment les „moutonniers“ qui transportaient les animaux vivants d'Afrique du Nord à destination des ports de la Méditerranée, les transporteurs de vin, les ferry-boats.

Dans les dernières années précédant le conflit, notre armement faisait de gros efforts pour renouveler le matériel par des unités rapides, modernes, alliant le confort au bon goût français, alors que les conditions d'exploitation étaient loin d'être faciles. Notre Marine marchande avait à lutter contre la concurrence étrangère, et aussi contre l'indifférence à son égard de l'opinion publique de notre Pays qui la considérait, bien à tort, en parente pauvre.

Actuellement, où en sommes-nous? Un article de Mr. R. Lestonnat, paru dans l'Illustration du 18.7.42, nous fournit des éléments d'appréciation: notre position de départ, basée sur le „Répertoire général de la Marine marchande“, édition 1938-39, était déterminée avec précision. A ce moment, les principales flottes de commerce du monde: Angleterre, Etats-Unis d'Amérique, Japon, Allemagne, Italie, France, Norvège, Grèce, Hollande, Suède, Russie, dans l'ordre de leurs tonnages respectifs, disposaient de 30.078 navires à vapeur ou à moteur, formant ensemble 63.934.738 Tx. de jauge brute et 38.072.480 Tx. de jauge nette.

Notre position d'arrivée est moins précise: D'après des informations de source suédoise, les pertes, pour les flottes marchandes neutres, seraient de 8 millions de Tx. bruts au moins qui, ajoutés aux 22 millions coulés aux Anglo-Saxons,



porteraient à 30 millions de Tx. bruts les pertes totales, soit à peu près la moitié du tonnage total des flottes de transport. La France, pour sa part, a eu les trois quarts de sa flotte, soit détruite, soit saisie.

Cette question, au point de vue international, intéresse l'Univers, car tous les pays, une fois la paix revenue, auront besoin avant tout de vivre. Ils seront donc forcés d'aller chercher au-delà des mers de quoi assurer leur existence, en attendant que leur production soit suffisante. En effet, la question des échanges intercontinentaux se posera avec d'autant plus d'acuité qu'il faudra bien réparer les dégâts dus au désastre et rétablir un standard de vie d'où, progressivement, les restrictions devront être bannies, et ce d'autant plus que les richesses naturelles existent et n'attendent, pour être distribuées, que les hommes sachent s'entendre pour les répartir sur des bases équitables.

Pour notre Pays seul, 300.000 compatriotes vivaient de l'exploitation de la mer et des multiples industries qui s'y rattachent. Avec les familles, c'est au moins un million d'individus pour qui la mer constituait le gagne-pain. Près de la moitié de nos importations et exportations s'effectuait par nos ports. La France était loin de se suffire à elle-même, contrairement à ce que beaucoup de Français pensaient, et c'est ainsi par exemple que l'apport colonial à la Métropole prenait de plus en plus une importance croissante.

Aussi, dans notre économie, la Marine marchande jouait un rôle considérable, et cette affirmation pourrait être appuyée par des chiffres et des exemples probants.

C'est pourquoi la France se doit de posséder une flotte de commerce de premier ordre, c'est là une condition même d'assurer son prestige et sa sécurité. Si les besoins du tonnage du monde s'élevaient à 30 millions de Tx. de jauge nette, la France, pour sa part, en réclame 2 millions. Il apparaît donc, dans les circonstances présentes, que nous devrions orienter un programme de construction de types spéciaux, rigoureusement déterminés, et de cargos monotypes propres à tous les trafics.

Malheureusement, depuis l'Armistice, à notre connaissance peu de navires purent être mis en chantiers. Le „Kairouan“ fut lancé en Janvier 1942 à la Seyne, tandis que le paquebot de 15.500 T. „Maréchal-Pétain“ est en construction à la Ciotat. C'est peu, mais les circonstances actuelles de la guerre ne permettent pas à notre malheureux pays de travailler comme il devrait le faire à réparer les lourdes pertes qu'il a subies et subit encore.

On aimerait savoir que le problème de notre Marine marchande tient une place importante dans les préoccupations des Pouvoirs publics, car il s'agit d'un problème vital pour l'avenir de la France. Roger LE GRIX.

PRINTEMPS...

Du vert, et du rose encore...
La nature se décore
De tous les tons miroitants
Que le soleil fait éclore...
Délire multicolore...
Printemps...

Le doux parfum des fleurettes...
Mille chansons toujours prêtes;
Et les oiseaux tout contents
Qui sifflent leurs amourettes...
Du rire à pleines charrettes...
Printemps...

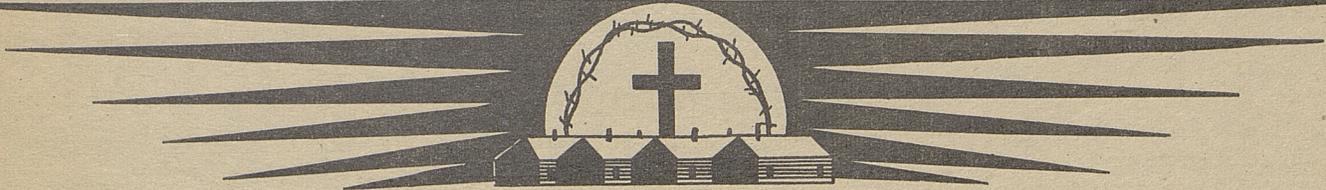
La plus gracieuse pose.
Un minois comme une rose.
Des yeux qui sourient tentants.
Une bouche fraîche éclore
Qui voudrait bien, mais qui n'ose...
Printemps...

L'amour est à sa fenêtre.
A flots la gaité pénètre
Dans tous les coeurs palpitants.
Et chacun, de tout son être,
Respire et se sent renaître...
Printemps...

Printemps, tu es beau, je t'aime,
Dans ma solitude même.
Je sais bien que tu me tends
L'espoir d'un bonheur suprême:
Vas-tu clore mon carême?...
Printemps.

Jacques FONTAINE.

PAGES CATHOLIQUES



NOS RESPONSABILITES

Dans le numéro de „Camp-Cans“ de Noël dernier, un appel était lancé, demandant à tous les camarades membres de Mouvements Catholiques de bien vouloir se faire connaître. Il est intéressant, en effet, d'une part, de voir dans quelle mesure chacun de ces mouvements est représenté au Stalag, d'autre part, pour chaque membre, de savoir qu'il existe, pas très loin de lui peut-être, des camarades qui partagent le même idéal et ont milité dans les mêmes rangs. Sans doute, l'Eglise Catholique est „une“; elle ne forme qu'une seule grande famille; mais, suivant la remarque de Saint Paul: à l'intérieur de ce „Corps mystique“ les vocations et les fonctions sont diverses, comme les dons de chacun, les milieux sociaux et les circonstances de vie. L'unité de tous se fait dans la foi au même Père Céleste, au même Christ, au même Evangile, dans la possession commune de la même vie de la grâce, sous l'autorité du même chef visible: Notre Saint Père le Pape.

Ceci dit, voici le décompte, au 1er Mars, des réponses reçues:

Jeunesse Ouvrière Chrétienne (J. O. C.): 16, dont 5 dirigeants.

Jeunesse Agricole Chrétienne (J. A. C.): 12.

Jeunesse Etudiante Chrétienne (J. E. C.): 3.

Jeunesse Indépendante Chrétienne (J. I. C.): 1 dirigeant.
Scouts de France: 7, dont 1 Chef de Troupe et 1 Assistant-Scoumestre.

F. G. S. P. F. (Fédération Gymnastique et Sportive des Patronages de France): 3.

Divers: 19.

La liste, certainement, est loin d'être complète. Il n'est jamais trop tard pour bien faire. Les retardataires seront bien accueillis. En tout cas, notons d'ores et déjà que tous les mouvements de jeunesse, appartenant en propre à l'Action Catholique ou rattachés à elle, sont représentés au Stalag. C'est le moment d'attirer l'attention de tous sur cette Action Catholique, et de rappeler qu'elle n'est pas un élément facultatif dans la vie d'un chrétien. Dire qu'elle est un élément „obligatoire“, ce serait mal s'exprimer: ce serait donner l'impression de quelque chose de surajouté, d'imposé en surplus. Disons plus justement que l'Action Catholique est „partie intégrante“ de la vie chrétienne, qu'elle est l'épanouissement même de cette vie... chez ceux qui ont assez de clairvoyance, de logique et de volonté pour permettre en eux cet épanouissement. Quiconque conçoit le christianisme dans sa vérité, c'est-à-dire non pas comme une routine, un encroûtement dans des formules toutes faites et des gestes de perroquet, mais comme un élan jeune vers une vie toujours plus belle, plus rayonnante et plus pure; quiconque conçoit la révélation, la parole de Dieu, comme un trésor non pas à garder jalousement par devers soi comme un avaro,

mais à monnayer largement aux autres, est, par le fait même, un catholique militant, un vrai catholique, un de l'„Action Catholique“. Et ses armes d'action sont, avant tout, l'étude, la prière et le dévouement.

Retenons ces deux paroles de Pie XI: „L'Action Catholique est la vie chrétienne vécue avec zèle“; elle est „la participation des laïques catholiques à l'apostolat des prêtres“.

Une occasion exceptionnelle vous est offerte ici, du moins à la plupart d'entre vous, non seulement de participer à l'apostolat des prêtres, mais même, dans une certaine mesure, de suppléer à cet apostolat rendu impossible par les circonstances.

Les Kommandos où il y a un aumônier sont rares; ceux qui reçoivent de temps en temps la visite d'un aumônier sont rares aussi. C'est dire que la plupart du temps les catholiques sont livrés à eux-mêmes. Cette situation crée un grand danger: celui de se laisser aller spirituellement, moralement, parfois même physiquement. Cela ne doit pas être. N'y aura-t-il donc pas dans chaque Kommando au moins un Catholique à cran qui prendra en main la direction religieuse de la petite communauté et qui en sera le „responsable“ religieux? Responsable, oui, vis-à-vis de Dieu, vis-à-vis de l'Eglise, vis-à-vis de sa conscience, plus encore que vis-à-vis de l'aumônier du Stalag. Il importe néanmoins qu'il soit en liaison avec celui-ci. Il ne s'agit évidemment pas d'une correspondance régulière. Il est inutile d'écrire pour ne rien dire. Mais vous pouvez avoir quelque chose à dire: demandes, renseignements ou suggestions. Donc que tous ceux qui sont ou veulent être désormais „responsables laïcs“ de leur Kommando au point de vue religieux se fassent connaître, s'ils ne l'ont pas encore fait, en écrivant, sur papier libre, à „Monsieur l'Aumônier Catholique du Stalag VA — Abteiling Betreuung — Ludwigsburg“. Par principe, les membres de Mouvements Catholiques qui m'ont déjà écrit sont considérés comme „responsables religieux“. Je leur ferai des envois de livres, en me conformant le plus possible soit à leurs demandes, soit au caractère du mouvement auquel ils appartenaient. Vous pouvez garder ces livres aussi longtemps qu'ils vous sont utiles; si même il en est que vous désiriez conserver définitivement, n'hésitez pas: faites-le. Quant aux autres, renvoyez-les dès que possible, afin que d'autres camarades puissent en profiter. En dehors de ce service, que les responsables, chaque fois qu'ils le peuvent, organisent la prière en commun, au moins le dimanche, avec lecture d'une page d'Evangile, ou le Rosaire vivant, etc...

N'hésitez pas, mes camarades, à prendre votre part de l'apostolat. Il n'y a pas de récompense à espérer; et c'est pour cela même que ce service est beau. Vous n'aurez droit qu'au témoignage de votre conscience chrétienne. N'est-ce pas l'essentiel? La bonne petite vie

tranquille, égoïste et bourgeoise, n'est pas faite pour nous. Méditez tous ces trois paroles: la première est du Maître: „Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés“; la seconde est de Saint Jean: „Si quelqu'un dit: j'aime Dieu, et qu'il n'aime pas son frère, c'est un menteur“; la troisième enfin est de Pascal: „Jésus sera en agonie

jusqu'à la fin du monde; il ne faut pas dormir pendant ce temps-là“.

Même en ces jours sombres de la captivité, il faut que, grâce à nous, „chrétienté continue“, et même qu'elle progresse.

A. Rifle.

L'ÉGLISE ET LA QUESTION SOCIALE

Vieille comme le monde, la question sociale a connu, au 19^{ème} siècle, un regain d'actualité: „L'évolution économique et les développements nouveaux de l'industrie tendaient alors, en presque toutes les nations, à diviser toujours davantage la société en deux classes: d'un côté, une minorité de riches jouissant à peu près de toutes les commodités qu'offrent en si grande abondance les inventions modernes; de l'autre, une multitude immense de travailleurs réduits à une angoissante misère et s'efforçant en vain d'en sortir“. (Pie XI, Encyclique „Quadragesimo anno“.)

En face de ces aspects nouveaux, comment a réagi et réagit encore l'Église Catholique?

C'est à Frédéric OZANAM (1813—1853), fondateur des Conférences de St. Vincent de Paul, que revient l'honneur d'avoir le premier signalé le danger d'une Économie oubliée de sa véritable fin: le service de l'homme. Le Cardinal MERMILLOD, évêque de Lausanne et Genève, fit faire, à la doctrine sociale de l'Église, un pas décisif en fondant, en 1884, l'Union de Fribourg où se réunirent des sociologues catholiques de la plupart des pays d'Europe. Ces penseurs, engagés dans une lutte sans merci contre le libéralisme économique, lui portèrent des coups décisifs. A ceux qui prétendaient que la vie économique et la vie morale se déroulent sur des plans différents, et qu'en conséquence la première ne regarde pas l'Église, ils répondaient: quel que soit le régime économique en vigueur, la doctrine catholique formule toujours certaines requêtes: respect de la personne du travailleur, sauvegarde de sa vie de famille, souci de sa vie religieuse, comme de l'hygiène physique et morale des ateliers. En tout cela, la question sociale est une question morale, donc religieuse. A ceux qui affirmaient que seul le libre jeu des forces individuelles assure la prospérité économique et l'harmonie entre les facteurs de la production, et qu'en conséquence la question économique ne regarde pas l'État, qui doit „laisser faire et laisser passer“, ils répondaient: l'État, au contraire, a beaucoup à faire à ce point de vue. Gardien de la justice, il dispose de pouvoirs efficaces pour défendre les droits de la personne humaine; pourvoyeur obligé du bien commun, il a des ressources et des moyens d'action qui lui permettent de veiller à la coordination des divers facteurs de l'Économie, en vue de l'accomplissement de sa vraie fin: le service de l'homme.

Les membres de l'Union de Fribourg trouvèrent une compréhension absolue auprès du Souverain Pontife d'alors: LEON XIII. Celui-ci, n'étant encore qu'archevêque de Pérouse, avait déjà flétri en termes vigoureux ceux qui ne voient dans l'ouvrier „qu'une machine plus ou moins précieuse, suivant qu'elle est plus ou moins productive“; dénoncé l'intolérable existence de „ces pauvres enfants enfermés dans les manufactures où la phtisie les guette au milieu de leurs fatigues précoces“; réclamé enfin „une législation mettant un frein à ce trafic sans humanité“. L'Encyclique „RERUM NOVARUM“ parut le 15 Mai 1891 et eut, dans le monde entier, un profond retentissement.

En France, Albert de MUN, fondateur avec René de la

TOUR DU PIN et Frédéric LE PLAY, des „Cercles Ouvriers“ de Belleville (Cercles où LYAUTEY entre autres trouva les idées-forces du „Rôle Social de l'Officier“), en Suisse, le docteur DECURTINS, catholique lui aussi et membre de l'Union de Fribourg, demandaient à leurs gouvernements respectifs de convoquer une conférence internationale en vue d'une réglementation en commun du travail des enfants et des femmes, du repos hebdomadaire, de la journée normale de travail.

Conférence de Berlin, Congrès de Zurich (1897); en 1900: fondation à Paris de l'Association pour la protection légale des travailleurs, où, dès la première heure, le Saint-Siège fut officiellement représenté; en 1906: Convention Internationale de Berne, portant en particulier l'interdiction du travail de nuit des femmes employées dans l'industrie; après la guerre 1914—1918: institution des Conférences et du Bureau International du Travail: autant de résultats qui dépendent, pour une grande part, de l'activité de l'Union de Fribourg.

Les Papes PIE X (1903—1914) et Benoit XV (1914—1922) maintinrent, au point de vue social, la même ligne que leurs prédécesseurs. Parmi l'élite qui se rendit à leurs appels il faut citer, entre beaucoup d'autres: Léon HARMEL, patron de l'usine-modèle du Val des Bois, et un penseur, Henri LORIN, animateur des „Semaines sociales de France“.

Nous sommes obligés de passer rapidement sur l'Oeuvre sociale du Cardinal MERCIER à Mâlines, après la guerre mondiale, pour arriver à l'Encyclique „QUADRAGESIMO ANNO“, promulguée par le Pape PIE XI, le 15 Mai 1931, pour le 40^{ème} anniversaire de „Rerum Novarum“, et qui a donné la suprême consécration au mouvement ininterrompu de pensée et d'action qui, depuis Ozanam, s'est déroulé dans l'Église en vue de réintégrer, dans l'Économie, le primat de la Morale gardienne du bien supérieur de l'homme.

Actuellement, à Paris, dans le cadre des Grandes Ecoles, s'est fondé un Institut des Etudes Sociales et Corporations; nous ne sommes pas surpris de voir figurer dans ses programmes l'étude de St-Paul, de St-Thomas d'Aquin, des Encycliques et des oeuvres de la Tour du Pin.

Le 24 Décembre dernier, le Pape PIE XII, dans une allocution radiodiffusée, a traité de l'Ordre Social et de l'Organisation de la Communauté humaine. Lui aussi se fonde sur la Tradition en faisant à nouveau appel à l'esprit de „Rerum Novarum“; de ce point d'appui il s'élance pour indiquer des solutions d'avenir; et, de toutes parts, on l'écoute, de plus en plus. La doctrine sociale de l'Église est, par ses principes, vieille comme l'homme et le monde. Nous étonnerons-nous de voir l'homme et le monde d'aujourd'hui, si cruellement déchirés, se retourner avec espoir vers cette doctrine si transcendante et si humaine à la fois, dont ils n'auraient jamais dû s'écarter?

P. C.

N: Ces notes sont extraites, parfois textuellement, du livre de M. Eugène DUTHOIT: „L'Économie au service de l'Homme“.

9 JANVIER 1943

Les camarades du Kommando 3057 s'égayaient à l'ouverture d'une semaine d'entr'aide qui leur permettait de verser généreusement au profit de notre Oeuvre d'Assistance. Tous les plaisirs matériels et moraux permis aux prisonniers y étaient groupés.

15 AVRIL 1943

A la suite d'un bombardement aérien, la Mort fauchait, dans ce même Kommando, 257 de nos camarades.

Parmi les organisateurs de cette belle semaine d'entr'aide la plupart n'est plus.

Qui de nous n'a pas évoqué cette nuit terrible dont le tragique était accru par notre situation de prisonnier de guerre? Qui de nous n'a pas tourné ses pensées vers ses proches et mesuré, suivant l'affection qu'il leur portait, l'intensité de la douleur ressentie par la famille de chacun de ces infortunés camarades à la connaissance de l'affreuse nouvelle?

Nos compagnons disparus appartenaient à notre grande famille captive. Ils n'ont certes pas eu droit à la mort glorieuse sur les champs de bataille qui leur eût conféré le titre de héros; mais ils étaient restés des soldats et sont morts en soldats. Il est de notre devoir d'apporter à leurs familles, aujourd'hui de nos Camps, demain de notre sol de France, tout le soutien moral et l'aide matérielle dont elles sont privées par la disparition de ceux dont elles attendaient le retour avec tant d'impatience.

Je remercie vivement tous les camarades qui ont versé leur obole à l'appel de ma circulaire, je dirai même à l'appel de leur coeur.

Puissent nos secours atténuer la douleur immense de ces familles. Puissent-ils leur faire comprendre que leur deuil est aussi celui de la communauté des prisonniers.

Sergent G. RICHARD

Homme de Confiance du Stalag V. A.

LISTE DE NOS CAMARADES

MORTS POUR LA FRANCE

GLABICKI Jean
 LIVRET Robert
 ARNAUD Maurice
 ESPOSITO Baptiste
 BESSAGUET Roger
 BEAUFAYS Georges
 WACHNIAK Stefan
 LANCERAU Gustave
 REULIER Albert
 FAURE Gustave
 RAMSDAM Marcel
 DEPRAT Etienne
 LEFEBVRE Marcel
 JEANNOT Pierre
 MORDRET Raymond
 ROSSET Pierre
 BUETAS Charles
 MAUGER Bernard
 BOUVIER Clément
 QUETIER André
 GASIOR Stanislas
 RAZICK Antoine
 LANFREY Camille
 BEAUNIER Lucien
 CLOSSE Robert
 TOUCHARD Arthur
 BRIANT Jean
 POPP André
 VEAUDEQUIN Adrien
 PELLO Paul
 FOREST Gilbert
 ROUX André
 FREMONT André
 SLAMOWITZ Léon
 SOULAGNET Ferdinand
 BARBUSSE André
 LAURET François
 ACHARD Etienne
 HUART Alphonse
 COCHET Eugène
 VASSEUR Fernand
 GARCIA Emile
 BRUC Julien
 LAFERRIERE Raoul
 MARIN-CUDRAZ Clovis
 REZE Julien
 GRAVELINES René
 PACAUD Eugène
 OLLIVIER Joseph
 VILBERT André
 CAUCHY Gaston
 DOREMUS Fidèle
 LEPRUN Emmanuel
 GARDELLE Adrien
 LIARES Marcel
 LAFONT Emile
 DUPUIS Alphonse
 ROGNON Henri
 ROSTRI Maurice
 GAULT Victor
 REIG Paul
 PAGEOT Désiré
 VEDIE André
 LOUBRIAT Henri
 JACQUIN René
 PETIT Henri
 MARTAGUET Octave
 GONZALEZ Eugène
 LEGRAND Gaston
 MASSON Roger
 GALLARDO René
 NORMAND René
 CHASTAIN Roger
 ROLLAND Armand
 BREBION Georges
 GIRARD André
 NORMAND Michel
 DRIANT Henri
 DUPONT Eugène
 GRAPIN Edmond
 ISSARTEL André
 FACON Arthur
 VARACHAUD Pierre
 REGLAT Julien
 GODENIR Gaston
 BERTRAND André

LABARRIERE Elle
 LASMOLLES René
 LAMARTINIERE Edouard
 TISSANIE Jean
 RIVES Marcel
 GUYON Maurice
 MIGNOT Gabriel
 MARTEAU Waldeck
 FAVRE René
 CUNY Maurice
 HUYGHE Maurice
 MAUSSANG Francis
 FAURE Jean-Baptiste
 TOURNADE Alexandre
 FOURVEL Henri
 LEVERT Frédéric
 VIALLARD Pierre
 SERVOL Armand
 BOUDEY Roger
 GARDE Eugène
 VAISSIERE Maxime
 BONNET Léon
 THIBERT Francis
 RIGAUD Marius
 VICHY Louis
 MOREL Henri
 BENI Roger
 FOSSARD Marcel
 BOLLIS Robert
 HEMERY Henry
 GUINGAND Benoit
 FEIG Raymond
 ROUET Désiré
 MOTTE Lucien
 FORRY Paul
 MAHE Pierre
 ALENET Anicet
 HILAIRE Julien
 MOTTIER René
 AUDINOT Marcel
 COPIN Gérard
 MOUGEL Jean
 VIGIER Henri
 HAYOIT Emile
 SELLIER Paul
 LABORIE Léon
 BOUTEBIEN Georges
 DUPOUX Jean
 LEMAIRE René
 HALEIN Marcel
 DEBET Henri
 DROUET Jean
 CARDON Armand
 SERVIERES Eugène
 BROT Emile
 LEPOURY Roger
 CORNET Raymond
 LEBRUMENT Gaston
 OREIL Henri
 VERTONGEN Raymond
 DUMONT Louis
 BOISSIERE Léonard
 RENAUX René
 KALARONI Charles
 BELIME Max Louis
 MALJEAN Jean
 BERTRAND Louis
 THYUX Christian
 BOQUET Julien
 GUILBERT René
 COMBES Jean
 CASTANET François
 LEMONNIER Roger
 LAMOT Kléber
 FABULET Auguste
 BACHELOT Robert
 VALAT Marcel
 LORILLARD Ernest
 LAFOND Ulysse
 MERCIER Louis
 SAVAL Robert
 CARDON François
 DUPUIS Paul
 PAGES Henri
 CARPENTIER Paul
 LAUBERAT Ferdinand

LADON Fernand
 DUFOUR André
 GADON André
 PROVIN Constant
 VENARD Robert
 GROULT Jules
 GROULT Henri
 RENOTTE Julien
 RIDEL Raymond
 GREGOIRE Roger
 COLLET René
 LEFEBVRE Marcel
 LEGENDRE Victor
 BUZON Célestin
 CAUSSE Albert
 MIRAL Raymond
 POUCHET André
 ROCHETEAU René
 LAMAND Armand
 CABOT Marius
 DELALANDRE Edouard
 DELPECH Louis
 LECHEVALLIER Paul
 HAMEL Auguste
 DELBY Camille
 BOURDARIE Hilarion
 FERRE Romain
 PERCHEPIED Lucien
 ROISSE André
 QUESMEL Lucien
 LAURENT André
 LEBOUCHER René
 NOUAL Albert
 SIRGUE Pierre
 JULIEN Louis
 DURAND Louis
 SEROUART Norbert
 GUERIN Alphonse
 PHERE Louis
 DENIS Charles
 DEHOUCK Roger
 BOUCHET Jean
 BOUTROUILLE Paul
 MATHIEU Roger
 IMBERT Eugène
 ANINAT Léopold
 BERTRAND Marcel
 BONNEFONS Auguste
 BOUSQUET Arthur
 POUJOL Urbain
 MONNIER Auguste
 CAZALS Eugène
 HEU Louis
 LACAN Louis
 GINESTY Paul
 LLARENS Albert
 GASC Joseph
 HERAL François
 DANTAGNAN Jean Louis
 JUIGNET Abel
 CAROFF Jean
 JAMELIN René
 BANSIERES Germain
 PELTIOT Alphonse
 GAIGNARD Eugène
 SURGIN Maurice
 THOMAS Marcel
 FEDON Henri
 GEGO Maurice
 REVEL Paul
 FOULQUIER Fernand
 DEHAIS Raymond
 CHEVAL René
 DE GOUY Charles
 DUFFY Vincent
 LE GOAS André
 ROELSTRAETE Georges
 METAIS Joseph
 POIRIER Prosper
 DON Fernand
 CLAVIER Hippolyte
 CHAMPION Paul
 BONGET Robert
 RAFFELLINI Jean
 HUET André